VOLUME VI. WINNIPEG, MAN., MERCREDI, 12 JUIN 1918 NUMERO 5

Adressez toute correspondance à
"LA LIBERTE"

ABONNEMENTS:
Canada et Etats-Unis - - - - $1.50
Union Postale - - - - - - - $2.00



LA LIBERTÉ

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

Imprimé et publié par la
WEST CANADA PUB. CO. LTD.
619 Ave McDermot
Téléphones - Garry 4264-4265

POUR LA DEFENSE NATIONALE

ASSOCIATION D'EDUCATION DES CANADIENS-FRANCAIS DU MANITOBA

Chambre 6, Immeuble Provencher, Saint-Boniface. — Tél. Main 4479

Nous accusons réception des montants suivants, reçus pendant la semaine, en priant, les donateurs d'agréer l'expression de nos remerciements.

SAINT-CLAUDE

M. Arthur Jobin	$10.00
M. Paul-Emile Bérubé	5.00
MM. Martin Frères	5.00
Mme Marie Jobin	2.00
M. M. Picton	2.00
Anonyme	2.00
Mlle Gabrielle Arbez	1.00
Mlle Hélène Arbez	1.00
Mlle Denise Arbez	1.00
M. Louis Arbez	1.00
M. Irené Arbez	1.00
M. Henri Arbez	1.00
M. François Gloux	1.00
M. Jos. Doyon	1.00
M. M. Guigueno	1.00
M. Jacques Leroux	1.00
M. Paul Lacroix	1.00
M. V. Bonneteau	1.00
M. M. Renaud	1.00
M. Giullaume Philippot	1.00
M. Fernand Vandel	1.00
M. J.-M. LeBris	1.00
Anonyme	1.00
M. Jos. Plante	1.00
M. Jos. Bodin	1.00
M. J. Legarff	1.00
M. Julien Philippe	1.00
M. Gustave Allegret	1.00
M. Edmond Jacques	1.00
M. Arthur Jacques	1.00
M. Antoine Jacques	1.00
M. Jos. Jacques	1.00
M. Julien Bodin	.50
M. Armand Bodin	.50
M. Lucien Bodin	.50
Mlle Hélène Bodin	.50
Mlle Lucie Bodin	.50
Mme Heiget	.50
Mme Vve Dacquay	.50
M. Alphonse Picton	2.00
Total	$57.50

SAINT-JEAN-BAPTISTE

M. Victor Grégoire	$1.00

SAINT-JOSEPH

M. Z. Dumontier	$1.00

LA SALLE

Anonyme	$1.00

LETELLIER

M. le curé Jutras	$5.00
M. Eusèbe Cadieux	5.00
M. Antoine Dauphousse	5.00
M. Ernest Jutras	5.00
M. Zacharie Robert	5.00
M. Jos. Saurette	5.00
M. Paul Saurette	5.00
M. Napoléon Boiteau	2.00
M. Jos. Chaussé	2.00
M. Philippe Manseau	2.00
M. A. Chaput	1.00
M. Ernest Manseau	1.00
M. Théophile Lemay	1.00
M. Arthur Savoie	1.00
M. Onild Manseau	2.00
M. Josaphat Cadieux	1.00
Total	$48.00

NOTRE-DAME-DE-LOURDES

Rév. Père Antoine	$5.00
Famille Durand	5.00
M. Gustave Ragot	2.00
Anonyme	2.00
M. Pierre Vuignier	1.00
M. Jean Augert	1.00
M. Apollinaire Deihou	1.00
M. Louis Moreau	1.00
M. Dominique Roch	1.00
M. Claude Badiou	1.00
M. Clément Dompnier	1.00
M. Jules Pilloud	1.00
M. Hector Laporte	1.00
M. Eustache Lafrenière	1.00
M. Francis Fouasse	1.00
Mme Vve Bonnefoy	1.00
Mlle Véronique Roch	.50
M. Alphonse Poiroux	.50
Mme H. Spirmel	.25
M. Antoine Gaspoy	.25
Total	$27.50

LAURIER

M. Eug. Assailly	$2.00
M. Rosaire Gagné	2.00

GRANDE-CLAIRIERE

M. Emile Carbotte	$1.00
M. Pierre Chartrand	$1.00

LE CONGRES

Il importe souverainement que chaque groupe manitobain réponde: "Présent", lorsqu'on fera l'appel des délégués au prochain congrès. L'absence voudrait dire que ce groupe n'a pas cette mentalité nécessaire à tous ceux qui ont à coeur le désir de garder leur entité nationale au Canada.

Notre langue est officielle partout dans ce pays; mais les partisans de la réserve de Québec sont nombreux et s'efforcent de faire prévaloir leurs vues. Avons-nous une égale préoccupation de faire prévaloir les nôtres?

Une phrase nous a frappé dans la dernière conférence de M. l'abbé L. Groulx: "Pour l'Action française"; elle traduit notre pensée en ce moment, et nous la transcrivons. M. l'abbé se pose et pose aux siens la question suivante:

"Quelque étrange que doive paraître une telle question, force "nous est bien de la poser à l'heure actuelle: Avons-nous la préoc-"cupation patriotique? A quelque métier ou à quelque profession "que l'on appartienne, fait-on une part dans sa vie à une série de "devoirs envers la patrie? A-t-on conscience d'une dignité à sou-"tenir, d'une solidarité à maintenir? Qu'il s'agisse d'un acte grave "de sa vie à poser, de relations d'affaires à nouer, d'un vote à "donner, se fait-on quelquefois cette question: "Est-ce que je sers "ainsi ma race?" "Est-ce que j'aide mes compatriotes?" ou plus "simplement encore: "Est-ce que je fais quelque chose pour les "miens, pour ma nationalité, pour ma langue?" Le petit Canadien "français d'aujourd'hui, au foyer et même après le foyer, grandit-il "avec le sentiment très clair, très fort, d'appartenir à une origine "particulière et à des devoirs très spéciaux? Ce sens national "l'avons-nous assez éveillé, assez répandu pour qu'au service de la "cause française en Amérique, il y ait non pas le dévouement de "quelques élites, mais la collaboration universelle, l'âme collective "de toute notre race? Ah! pour l'amour du ciel, éveillons-nous au "sentiment des réalités, et qu'il ne soit plus question entre gens de "notre race d'apathie ou d'apostasie nationale, apathie et apostasie "qui sont quelques fois une seule et même chose. Nous pourrions "disposer d'une force invincible, si seulement nous voulions nous "rappeler qu'étant de race française et de croyance catholique, une "telle noblesse doit obliger tous les bénéficiaires."

A ceux qui hésitent encore sur l'opportunité qu'il y a pour eux de venir au Congrès, nous demandons dix minutes de méditation sur ces fortes paroles. Elles trancheront, croyons-nous, leurs hésitations non dans le sens de l'apathie mais dans celui de l'action.

Que tous répondent par leurs délégués: "Présents!"

Nous répétons ici ce que nous avons dit la semaine dernière: Nous attendons des délégués un rapport, fait sur place, de la condition du français dans leurs centres respectifs. Avant de prescrire il faut se rendre bien compte de l'état d'un patient. Eux seuls peuvent nous donner une connaissance de détails. Nous l'attendons d'eux.

LES CATHOLIQUES ET LA GUERRE

Réponse du cardinal Bourne à deux questions que lui avait posées un des journaux de Northcliffe.

A la suite du grand intérêt soulevé par la letre pastorale du cardinal Bourne sur la Reconstruction, le "Weekly Dispatch", l'un des journaux de Northcliffe, profite de l'intérêt porté par le public aux déclarations de Son Eminence, pour lui poser deux questions qui, chose assez curieuse, semblent encore intriguer les non-catholiques au sujet de la position des catholiques dans la guerre. Le "Dispatch" souligne le fait qu'il y a 301,960,485 catholiques dans le monde, dont 5 millions et demi dans le Royaume-Uni, 13 millions et demi dans l'empire britannique; qu'il y a quelque 58 millions de catholiques dans les empires centraux, et que la France, la Belgique et l'Italie sont dans une très grande mesure catholiques. Il ajoute:

"Depuis que la guerre est commencée, des gens se sont demandés: "Pourquoi le pape n'arrête-t-il pas la guerre?" Ils ont fait remarquer pendant 3 ans et demi qu'il est le maître de plus de consciences qu'aucun autre être vivant, et ils ont prétendu qu'automatiquement, en excommuniant les soldats allemands et autrichiens dont les âmes sont confiées à sa garde, il pourrait arrêter la guerre demain matin.

"Jusqu'ici, nulle autorité reconnue n'a répondu à cet argument; mais ce matin, nous avons le privilège de publier la réponse suivante du cardinal Bourne, archevêque de Westminster, qui répond très franchement aux deux principales questions directement posées par notre correspondant."

La réponse du cardinal

Nous publions les questions et sa réponse textuelle, au-dessous.

Pourquoi le pape n'arrête-il pas la guerre en excommuniant ou en mettant en interdit les soldats catholiques dans les armées allemandes et autrichiennes?

"D'abord, parce qu'une telle action de la part du pape, même si elle était légitime, n'arrêterait probablement pas la guerre. La grande majorité des soldats allemands ne sont pas des catholiques, et une minorité considérable des troupes austro-hongroises est protestante, juive et grecque schismatique. Le châtiment ne retomberait donc que sur une minorité, une minorité qui ne peut s'aider, vu la conscription nationale; il en résulterait que les soldats catholiques seraient privés des sacrements à l'heure où ils font face à la mort et en ont le plus grand besoin.

Pareille action de la part de l'Eglise serait cruelle et tyrannique, à moins qu'il ne fût prouvé que ces soldats prissent part à une violation absolue et indiscutable de la loi divine. Ainsi, on nous raconte que la Légion foudroyante a désobéi aux ordres et souffert la mort plutôt que de s'associer à l'idolâtrie. En pareil cas, l'Eglise leur commanderait la désobéissance, et pourrait leur commander sous peine d'excommunication.

Mais les soldats catholiques dans les armées autrichiennes et allemandes, avec l'entière approbation de leurs évêques et de leur clergé, protestent que ce cas n'existe pas dans la guerre actuelle. Ils prétendent qu'ils ont pris les armes non pour commettre des atrocités ou violer la loi divine, mais pour défendre l'honneur et les intérêts de leur pays et que si individuellement des commandants ou des soldats sont coupables d'atrocités dépassant les rigueurs nécessaires de la guerre, ces crimes sont à réprouver et à déplorer, mais ne peuvent pas les priver du droit naturel de combattre pour leur pays.

Si, au cours de l'histoire, le Saint-Siège avait excommunié les soldats de chaque armée qui a commis des atrocités, et avait tenté ainsi de paralyser les opérations militaires dont ces atrocités étaient des incidents, son attitude serait devenue intolérable et subversive de toute allégeance civile et du droit de guerre du peuple.

Les peuples anglais et américains seraient les derniers à approuver un principe si opposé à l'équité naturelle, si, dans aucun cas de prétendue atrocité, il était appliqué à leurs propres soldats catholiques.

En second lieu, toute nation indépendante a le droit naturel de faire la guerre quand elle juge que son honneur ou les justes intérêts le demandent. Comme c'est une question de droit temporel seulement, ça n'a jamais été la coutume même des nations les plus catholiques de demander la permission du Saint-Siège avant de le faire, ou d'investir le Saint-Siège de l'autorité de juger si les causes pour lesquelles elles font la guerre sont suffisantes. S'il en était autrement, le pape serait le juge suprême en matière politique, et les libertés des nations seraient sous sa dépendance.

Ainsi, les causes de guerre, l'usage des engins de guerre, les méthodes de guerre, pourvu qu'ils ne soient pas intrinsèquement immoraux, n'ont pas d'ordinaire à être justifiés au tribunal du Saint-Siège. Même s'il en était ainsi, le Saint-Siège ne pourrait pas condamner ou excommunier sans une enquête juridique dans laquelle les deux parties seraient pleinement entendues, pour amener la vérification des faits.

Le pape cherchera toujours à promouvoir une paix honorable, et sinon la paix, du moins des moyens civilisés et humains de faire la guerre. Mais il ne peut pas, en sagesse ou en équité, faire de la guerre ou de l'usage des moyens de sévir dits être justifiés par les nécessités militaires, matière à excommunication, s'il n'est pas prouvé qu'ils sont intrinsèquement immoraux."

• • •

Si les catholiques en Angleterre prient pour la victoire des Alliés, et si les catholiques allemands prient pour la victoire des empires centraux, que devient l'unité de pensée parmi les catholiques?

"L'unité catholique consiste dans le fait que les catholiques du monde entier ont la même foi, le même culte, et sont unis en obéissance, sous la même autorité spirituelle. En dehors des dogmes de la foi et de la morale et du domaine de la religion, les catholiques sont aussi libres que les autres d'avoir leur opinion et de différer d'opinion entre eux à leur gré.

"Donc, en matière de science laïque, les catholiques ont de grandes divergences d'opinion. C'est précisément ce fait qui rend leur unité religieuse d'autant plus significative. Bien qu'ils soient au nombre de plus de 300,000,000 et soient de toutes les nationalités, personne ne peut désigner une seule église catholique dont l'enseignement et la croyance en matière de religion diffèrent de ceux des autres.

"Conséquemment ce que nous trouvons dans l'Eglise catholique ce n'est pas l'unité de pensée, si par là on veut entendre l'unité dans tout ce que pensent les fidèles, mais l'unité de foi, c'est-à-dire l'unité dans tout ce qu'ils pensent dans la sphère de la religion révélée.

"Les catholiques anglais et les catholiques allemands croient en Dieu comme dans le Père de tous les biens; les uns et les autres croient que la victoire est un don qui est dans les mains de Dieu. En toute matière de religion, ils sont complètement d'accord. Mais les catholiques anglais désirent que le don leur soit accordé, tandis que les catholiques allemands désirent que le don soit à eux et non aux Anglais.

"Cela, comme de raison, n'est pas matière de foi, mais matière de désir ou d'intérêt national pour lequel chacun a parfaitement le droit de prier. Si plusieurs candidats aspirent au même poste, leurs amis doivent être entièrement unis dans la croyance que Dieu est le donateur de toutes choses et qu'ils peuvent le supplier pour obtenir le succès de leur candidat. Cela est de foi.

"Mais que quelques-uns prient pour A et d'autres pour B, cela n'est pas du tout une question de foi, mais de préférence personnelle ou d'amitié, et ne peut en aucune façon affecter l'unité de religion."

CHASSEZ LE NATUREL...

Nous savons maintenant le nombre invraisemblable d'Allemands qui tenaient dans nos hôtels les emplois les plus divers. Nos alliés anglais, prétendent avec une charmante ironie, qu'ils se sont si bien adaptés à cette profession que rien ne saurait la leur faire oublier, et ils citent en témoignage l'exemple suivant qui — n'est peut-être qu'une "joke", mais "delicious one".

Deux officiers britanniques, joueurs acharnés, et ne sachant plus, dans leur tranchée, sur quoi parier, l'un d'eux s'écrie:

— Je parie que, d'un seul mot, je fais plus de cent Allemands prisonniers!

—Vous êtes fou, réplique son interlocuteur.

— Du tout, reprend celui-ci. Tenez. Et, grimpant sur le parapet, il clame: "Garçon!..."

Et, automatiquement, deux cents Boches s'élancent, en se bousculant, vers le "client" pressé!

"Nouvelle revue nationale."

LA COLERE DES FERMIERS ONTARIENS

Ils dénoncent violemment le gouvernement qui conscrit leurs fils.---Mettons un pieds à terre et disons que nos fils n'iront pas au front.

Toronto, 8. — Une violente dénonciation de la politique adoptée par le gouvernement unioniste en appliquant la conscription aux jeunes fermiers, la condamnation des journaux de Toronto d'une part, et de l'autre la nécessité absolue d'une organisation convenable des fermiers de l'Ontario et de la fondation d'un journal quotidien ou hebdomadaire des agriculteurs. Voilà ce qui s'est dit, hier, à l'assemblée tenue au Massey Hall, par 2,000 agriculteurs, y compris les membres de la "United Farmers' Association", sous les auspices de laquelle l'assemblée a eu lieu.

Huit résolutions ont été adoptées. La principale demande au gouvernement d'amender la loi du Service militaire et réclame l'exemption de tous les propriétaires de fermes ou de tous ceux qui sont à la tête d'une ferme, pour qu'ils puissent faire leur travail; au cas où ces hommes seraient déjà enrôlés, elle demande que leur congé soit prolongé; que la main-d'oeuvre agricole soit exemptée.

Plusieurs orateurs ont franchement déclaré que l'accueil reçu par la délégation des fermiers, à Ottawa, doit être regardé en général comme une insulte à la classe agricole. Ils ont fermement exprimé l'opinion que les récents événements ont plus que démontré l'opportunité de la fondation d'un journal quotidien ou hebdomadaire des fermiers. On a amené aussi sur le tapis la question du fameux télégramme reçu de la "United Farmers' Association" de l'Alberta, durant le séjour des fermiers ontariens à Ottawa, lequel télégramme, au dire des Ontariens, a détruit les chances qu'ils avaient d'obtenir l'aide du gouvernement, au sujet de l'exemption de leurs fils.

A la suite d'explications, fournies par M. H. W. Wood, de Calgary, président de l'Association de l'Ouest, qui a affirmé que son association n'a pas eu le moins du monde l'intention de nuire aux fermiers ontariens et que les deux associations ont des intérêts identiques, l'assemblée a adoptée une résolution exprimant les sentiments de camaraderie de l'Est et de l'Ouest. L'adoption de cette résolution a été suivie d'acclamations prolongées.

La question de la fondation d'un journal sera tranchée aujourd'hui.

Le Québec et l'Ontario

La question d'une union plus étroite avec la province de Québec sera également débattue. Une des caractéristiques de la séance d'hier matin, c'est l'enthousiasme avec lequel les délégués ont salué toute allusion à "l'union des coeurs" entre les agriculteurs ontariens et québecois. M. Halbert, président de l'Association des fermiers de l'Ontario, portant la parole sur ce point, a dit: "Un rapprochement s'opère entre les agriculteurs des deux provinces. Nous ne serons jamais séparés de nouveau. Les détenteurs du pouvoir ne pourront jamais élever une muraille d'acier entre nous."

M. Lévesque, député à la législature, a aussi prononcé un discours: "La population du Québec désire gagner la guerre parce que la civilisation et l'humanité l'exigent, a-t-il dit. Il conviendrait que nous travaillions de concert afin d'assurer la victoire aux armes alliées. On nous a demandé d'activer la production, et voilà que maintenant on nous dit "laissez-là vos terres et allez au front."

"Qui donc fournira la nourriture nécessaire à nos gars outre-mer, si les agriculteurs doivent abandonner la culture du sol? C'est là une question nationale et non pas une question de races. Vous êtes à étudier les moyens à prendre pour sauver l'Empire en même temps que le Canada. Sur ce point les gens du Québec sont prêts à fraterniser avec vous et à travailler ferme de concert avec vous."

A l'assemblée de l'après-midi, M. Roderick Mackenzie, secrétaire du conseil canadien de l'agriculture, a été le principal orateur. Il a souligné le manque d'organisation des agriculteurs. Il existe deux classes de fermiers, a-t-il dit. Ceux qui exploitent la terre et ceux qui exploitent le fermier. D'ordinaire, cete dernière classe seule fait de la politique.

Deux raisons de ne rien dire

Le discours d'un vieux fermier

M. Joseph Haycock, a soulevé les rires et les acclamations de l'auditoire. "Je ne tiendrai pas un langage violent envers le gouvernement, pour deux raisons, a dit l'orateur: d'abord parce que la loi le défend, et en second lieu parce qu'il n'est pas nécessaire de dire que le gouvernement est pourri. Tout ce que je vous demande, c'est de tourner le visage dans la direction de ses promesses passées. Au lieu de faire servir la loi du Service militaire aux fins auxquelles elle était destinée, à lever 100,000 recrues, le gouvernement s'en est servi comme d'un instrument pour se hisser au pouvoir. Nous avons exactement ce que nous méritons. Je pense que la première promesse du premier ministre du Canada d'envoyer 500,000 hommes au front a été très folle, lorsque nous nous sommes placés sur la route la plus courte où les vivres puissent parvenir à la ligne de feu. On aurait dû plutôt envoyer 500,000 hommes, ici, pour doubler la production alimentaire."

A l'assemblée du soir, les délégués ont daubé de nouveau sur les journaux de Toronto. M. Thornton, ancien député de Durham, comté dont M. Rowell est actuellement le député, a déclaré que tout homme au courant de la situation à Ottawa, ne peut que sympathiser avec les fermiers dans leur lutte contre les politiciens et les capitalistes. Il a accusé plusieurs des journaux canadiens d'avoir gardé un silence qui ne représente pas la véritable pensée de la démocratie. L'argent payé pour les colonnes d'annonces de ces feuilles est la raison de leur silence.

M. Joseph Nagle, de North Perth, a déclaré qu'à son sens, la mesure radicale prise par le gouvernement a encouru la désapprobation des trois quarts du peuple. Il suggère que l'association des fermiers demande au gouverneur de dissoudre le gouvernement, comme un de ses prédécesseurs l'a fait en 1874.

• • •

Toronto, 8. — "Mettons notre pied à terre et disons que nos fils n'iront pas au front", a déclaré M. Barwood, de Owensound, tandis que les délégués faisaient entendre un tonnerre d'applaudissements, à la dernière séance du congrès des fermiers, au Temple du travail, ce matin. Malgré le départ de plusieurs délégués, la salle était remplie. Avant l'assemblée, pratiquement tous les délégués présents ont signé une pétition demandant la libération de M. Isaac Bainbridge, condamné pour avoir publié, dans le "Canada Forward", des articles destinés à entraver le recrutement.

M. Barwood a déclaré que M. Middleboro, un député au parlement fédéral, a refusé de parler à une assemblée d'agriculteurs. "Nous devrions, a-t-il dit, adopter une résolution pour l'emporter à nos fils, demain. Dans l'état actuel des choses, nous retournons découragés. Adoptons la sorte de résolution qu'il faut, maintenant." M. Olivier Rhéaume, du comté d'Essex, a déclaré: "J'espère que je pourrai retourner chez moi, heureux, ce soir, et pourrai dire que nous avons fait quelque chose." Il déplore que le cri de race et de religion ait été poussé à la dernière élection.

M. J.-W. Haycock a affirmé que le grand malheur est que les gens qui poussent ce cri ont trop de religion et pas assez de christianisme. "Ils devraient troquer un baril de leur religion contre une pinte de christianisme." L'homme qui pousse le cri de race et de religion n'est pas seulement traître à son pays, mais traître aussi à son Dieu.

Un délégué de l'arrière de la salle a alors posé la question suivante; Quelqu'un peut-il donner le nombre des recrues levées dans le Québec pour la grande guerre? On a prétendu que le Québec n'a pas fait sa part. Est-ce un fait?

Le délégué Masson, du Québec, qui a offert de répondre, l'a fait en posant une contre-question: "Pensez-vous qu'étant donné l'état des choses dans l'Ontario, que vous avez fait votre devoir? Les journaux qui ont allégué que le Québec n'avait pas fait son devoir ont été forcés d'admettre qu'il l'a fait. Des tribunaux d'exemption ont été établis, et nos fils n'ont fait que se prévaloir de leurs droits en demandant qu'on leur permette de rester sur les terres. Après l'abrogation des exemptions, ils n'ont plus formulé de demandes et ont revêtu immédiatement l'uniforme khaki." De faibles applaudissements ont accueilli cette déclaration.

COMBIEN PAYEZ-VOUS POUR VOS LIVRAISONS D'EPICERIE?

MM. Wilson frères, importateurs et épiciers de Victoria, C.-B., disent dans leur circulaire d'affaires:

La "grocceteria", ou système de "Payez et portez", est venu et doit demeurer. Ce n'est plus une expérience, mais un fait qui démontre nettement que les frais excessifs encourus pour la livraison peuvent et doivent être abandonnés. On a prétendu que le maintien d'un service de livraison coûtait à l'épicier de cinq à huit pour cent, et nos propres observations nous prouvent que ces chiffres ne sont pas exagérés. Cinq pour cent est sûrement en deça de la marge. Expliquons-le ainsi: les frais d'épicerie d'une famille sont de $25 par mois; si la livraison de ces denrées coûte 5 pour cent à l'épicier, alors la valeur des marchandises achetées n'est réellement que $23,75, le reliquat servant à payer un service sans doute très commode et très aprécié, mais qui néanmoins pourrait et devrait être élagué. Acheter soi-même ses propres produits est plus économique et plus satisfaisant que de le faire par téléphone. Il vaut bien mieux garder ce $1.25 pour servir à l'achat d'une paire de chaussures dont les enfants ont grand besoin, d'un approvisionnement de farine d'avoine, d'un peu plus de beurre, ou de quelque article d'utilité domestique, plutôt que de le donner pour le maintien d'un service de livraison absolument inutile et extravagant. La livraison est un gaspillage courant, et tant que nous ne l'aurons pas aboli, nous aurons manqué à l'un de nos devoirs."

LE COIN DES DAMES

FRA ANGELICO, surnommé le **Peintre des Anges**, était un artiste italien qui joignait à son admirable talent, une humilité plus admirable encore. Un jour qu'il est à reproduire la scène de l'Annonciation, un profond découragement descend dans l'âme du jeune peintre, en voyant son pinceau, si habile d'ordinaire à traduire son idéal, se refuser à rendre au visage harmonieux de la Vierge l'expression de beauté qu'il en a conçue. Il commence, efface, recommence encore, mais en vain. Et Angelico souffre singulièrement de son impuissance... Alors il court à la chapelle et "se plaint à Jésus son Maître". Il demande le génie, ou du moins un modèle pour parachever son oeuvre belle entre toutes, puis revient à son travail béni. Mais, ô surprise! Fra Angelico trouve son tableau terminé: la Vierge Marie a pris sous la main du miracle le visage depuis trois jours rêvé et esquissé sans succès par l'artiste qui pleure de bonheur devant son chef-d'oeuvre.

...Hier soir, mon crayon et mon papier en mains, je me suis rappelée ce beau fait, devant ma propre impuissance à traiter le sujet puisé dans l'émotion que j'ai éprouvée dimanche dernier au spectacle si grandiose du triomphe de l'Eucharistie. Et je me disais moi aussi: "J'irai me plaindre à Jésus, je Lui dirai que je ne sais pas bien parler de Lui. Son Coeur, dont on célèbrera la fête, demain, saura me consoler et me donner son aide." Et je me suis endormie bientôt avec la conviction de mon indignité... et ma feuille blanche dans la main.

Ce matin, je me suis jetée aux pieds de mon bon Maître et je lui ai dit, donc, toute ma peine de ne pouvoir décrire la grandeur de la solennité de la Fête-Dieu. J'aurais voulu dire combien était consolante cette manifestation de la foi qui flottait dans l'atmosphère, par suite de l'empressement de chacun à décorer les bords du chemin, les maisons, les arbres longeant la route, pour faire honneur au Roi des rois. Combien belle et imposante était cette longue file de croyants, comprenant les diverses congrégations et associations catholiques, bannières en tête, les longs voiles blancs des Enfants de Marie, toutes ces têtes nues et respectueuses, faisant cortège à Jésus-Hostie porté par des mains augustes. Elle était vraiment sentie cette foi qui courbait les fronts au passage de Celui à qui l'on ose tout demander et de qui l'on peut tout attendre. Vers l'ostensoir d'or s'élançaient nombreuses les requêtes qui sortaient de tous les coeurs, et qui se résumaient presque en une seule: l'éclosion parfaite du règne du Sacré-Coeur dans l'univers, parce que de Lui seul peut nous venir cette paix pour le monde que nous demandons si ardemment.

Aujourd'hui, cependant que le Saint-Sacrement est sur l'autel, entouré de feux nombreux, dont la flamme exprime les voeux de nos coeurs inquiets mais confiants, il fait bon infiniment de songer que Notre-Seigneur écoute et renferme dans son Coeur, dont on exalte la munificence, nos infatigables supplications.

Voilà ce que je voulais dire, mais dans des termes plus dignes, et devant mon travail, en face de ma faiblesse, comme Fra Angelico, je souffre, un peu plus peut-être... ne pouvant prétendre à l'action du miracle...

JACQUELINE DES ERABLES.

7 juin 1918.

PENDANT LA TEMPETE. — PRIERE

La barque est petite et la mer immense,
La vague nous jette au ciel en courroux;
Le ciel nous renvoie au flot en démence;
Près du mât rompu prions à genoux.

De nous à la tombe il n'est qu'une planche:
Peut-être ce jour, dans un lit amer,
Sous un froid linceuil fait d'écume blanche,
Irons-nous dormir, veillés par l'éclair!

Fleur du Paradis, sainte Notre-Dame,
Si bonne aux marins en péril de mort,
Apaise le vent, fais tomber la lame
Et pousse du doigt notre esquif au port!

Nous te donnerons, si tu nous délivres,
Une belle robe en papier d'argent,
Un cierge à festons pesant quatre livres,
Et pour ton Jésus un petit Saint Jean!

THEOPHILE GAUTIER.

UNE NUIT DANS LES TRANCHEES CANADIENNES

— La Butte-du-Grand-Chênes, enfin! Nous arrivons, Capitaine?

— Bientôt, répond l'officier. A la décoration de sa tunique, on l'aurait reconnu pour un aumônier militaire. Le fossé franchi, nous nous dirigeons vers la droite. Quelque cent verges, et nous y sommes.

— Pourvu que les Boches...

Un sifflement sinistre traversa la nuit, comme pour justifier, sur le coup, les appréhensions du lieutenant. L'obus frôla les têtes chenues des arbres, et alla éclater au loin dans la plaine qu'il illumina.

— Tiens! tiens! ces messieurs nous saluent, capitaine.

— Leurs avions ont sans doute signalé le mouvement de nos troupes, dit l'aumônier. Ils prévoient l'attaque et commencent un feu de barrage...

— Bien inutilement. Chaque compagnie est déjà à son poste dans les tranchées?

— Je le crois.

Tout en continuant d'échanger, à voix basse, quelques rares paroles, les deux officiers poursuivaient, au travers du bois plein d'embûches, dans la nuit vibrante de lugubres rumeurs, leur route pénible. Depuis deux longues heures, ils se faufilaient ainsi entre les troncs déchiquetés par la grenaille de fer, s'accrochant aux branches, enfonçant à chaque pas dans le sol raviné par les pluies et les obus...

Un jet électrique projeté par la lampe portative éclara enfin les broussailles qui dissimulaient, dans le fourré, l'orifice de la tranchée souterraine. Ils eurent un mouvement de joie, et disparurent.

"J'éprouve encore", racontait plus tard l'aumônier, "l'impression poignante de cette première descente dans le noir, à dix-huit pieds sous terre. Je crois sentir l'humidité de cet étroit couloir où nous cheminâmes longtemps, — si bas de plafond que l'on n'y pouvait avancer qu'en courbant le dos. Je revois l'espèce de cave enfumée où nous pénétrâmes enfin, et les mines hagardes des trois officiers"...

Un moment, en effet, aux bruits insolites venus de l'extérieur, on avait craint une attaque de l'ennemi. Quelle joie! quel enthousiasme on ressentit en reconnaissant l'aumônier et son compagnon! On vient à peine de se quitter, mais l'absence se serait prolongée des semaines entières que l'accueil n'aurait pas été plus chaleureux. N'a-t-on pas couru, de part et d'autre, mille dangers? Chaque séparation peut être définitive... Chaque départ peut marquer le terme d'une camaraderie charmante, d'une réconfortante amitié.

Tout en répondant au flot de questions inquiètes les nouveaux arrivants, d'un regard, inventorient la pièce. Une couche de paille, sur le sol nu, tient lieu à la fois de parquet et de tapis. Pour sièges, l'on a un fauteuil sans dossier, cinq ou six caisses vides à provisions. Deux fusils, dans un coin, rappellent à la brutale réalité. Sur la table, — simple boîte de bois blanc fixée à quatre bouts de planches grossièrement façonnés, — des bougies se consument. Leur lumière vacillante dessine, sur les parois crayeuses du réduit, d'étranges et de mobiles ombres.

On s'assied. Les pipes s'allument. Chacun tente bientôt d'inutiles efforts pour échapper aux préoccupations envahissantes. Le silence monte et peu à peu submerge les paroles emphatiques des uns, la gaieté factice des autres. La tristesse, telle l'âcre fumée qui alourdit l'atmosphère, emplit les âmes de sombres nuages.

— Si nous chantions? propose soudain l'aumônier.

— Chanter!...

— Pourquoi pas? On ne peut guère nous entendre. Et puisque nous avons tous la nostalgie d'une veillée canadienne...

— C'est cela. Vive M. l'aumônier! s'écrie le jeune lieutenant. Et sans attendre que l'on réitère l'invitation, d'une voix que déjà font vibrer les souvenirs du cher passé, il entonne: **A la claire fontaine.**

Ah!...

Ces vieux airs du pays, au doux rythme obsesseur, qu'ils ont de charmes! Quelle mystérieuse emprise ils exercent sur l'âme de l'exilé!

On chante... La divine joie descend en l'âme et met en fuite le noir chagrin.

On chante... Le coeur s'allège, et, soulevé par l'air mobile de la chanson, s'envole, des brouillards de la réalité sur les ailes blanches du rêve.

On chante... Et tandis que les strophes se déroulent, que l'on répète en choeur les gais refrains, le présent s'abolit; les sanglantes visions s'effacent, le fracas meurtrier des batailles s'atténue. Ecoutez! Ce qu'on entend, ce n'est plus, roulant à l'horizon, le grondement de la canonnade; c'est dans la cime harmonieuse des forêts laurentiennes, le murmure du vent; c'est dans la plaine, la chanson des épis; et c'est, entre ses rives riantes, le clapotement possible du grand fleuve. Ecoutez! Est-ce le crépitement de la fusillade? le sifflement des balles? la sourde plainte des mourants? Non: C'est la sonnerie joyeuse des cloches du village, c'est le "sillement" de la bûche d'érable dans l'âtre, c'est le bruissement des lèvres aimées... ce sont toutes les voix enchanteresses du pays.

Comme elles sont attirantes ces voix! Des plus profonds replis de la mémoire, de tous les coins obscurs du coeur, les souvenirs affluent. Le dernier "Jamais je ne t'oublierai", avec des adaptations diverses, prolonge indéfiniment dans les âmes sa fruste mélodie.

Dans l'ombre, d'invincibles présences passent sans bruit, souriant aux doux songes que chacun fabrique en soi...

Demain ce sera la mêlée, le carnage, — qu'importe! On oublie, dans l'enivrement du passé, les menaces de l'avenir. Les craintes, les angoisses, tout s'évanouit dans le rayonnement de cette évocation suprême.

Soudain, comme pour grouper en un raccourci lumineux toutes les réminiscences, les premières notes du **"O Canada, mon pays, mes amours"**, vibrèrent harmonieusement...

L'élan donné, la plupart des chants canadiens y passèrent. La nuit parut brève à ceux qui en avaient d'abord redouté la morne longueur. Vers l'aube, on s'agenouilla, et de la tranchée toute embaumée des parfums de la patrie, monta vers le ciel le chant de la prière et de l'espoir:

Je mets ma confiance,
Vierge, en votre secours!
Servez-moi de défense
Prenez soin de mes jours!

Puis ce furent les heures terribles. Trois fois les tranchées ennemies furent reprises et abandonnées. L'audace victorieuse des Canadiens l'emporta enfin, mais que d'effroyables trouées dans leurs rangs!

Devant ceux qui avaient imploré sa protection, pourtant, Notre-Dame avait étendu quelque miraculeux palladium. Lorsque, après la journée sanglante, le commandant fit l'appel de son bataillon, les cinq amis répondirent: "Présent."

Paulina,

—"La Bonne Parole."

PENSEES CHOISIES

Il y a de l'harmonie, de la métaphysique, de la géométrie, de la morale partout.

Leibniz.

* * *

L'homme a besoin d'aimer; son coeur est un abîme qui appelle à haute voix la plénitude et le rassasiement que l'amour seul contient.

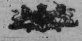
Lacordaire.

* * *

Après notre propre estime, c'est une vertu que de désirer l'estime des autres...

* * *

Il est plus honteux de se défier de ses amis que d'en être trompé.



SOUMISSIONS POUR CHARBON

LE ministère des Travaux publics recevra jusqu'à midi, jeudi, le 27 juin 1918, des soumissions pour fournir le charbon nécessaire aux divers édifices publics appartenant au gouvernement fédéral, dans tout le Dominion, lesquelles devront être cachetées, adressées au soussigné, et porter sur leur enveloppe, en sus de l'adresse, les mots: "Soumissions pour la fourniture du charbon aux édifices publics du gouvernement fédéral."

On peut se procurer des imprimés comprenant le devis et la formule de soumission en s'adressant au ministère des Travaux publics et aux gardiens des édifices publics du gouvernement fédéral.

Les soumissions devront être libellées, sur les imprimés que le ministère fournit à cette fin, et devront porter la signature des soumissionnaires.

Un chèque égal à 10 p. c. du montant de la soumission, fait à l'ordre du ministre des Travaux publics et accepté par une banque à charte, devra accompagner chaque soumission.

Par ordre,

R. C. DESROCHERS,
Secrétaire.

Ministère des Travaux publics,
Ottawa, 6 juin 1918.

L'ETUDE DE L'ALLEMAND

Toronto, 8. — Sir Robert Falconer, président de l'Université de Toronto, a dit franchement, hier, les raisons qui le poussaient à faire enseigner l'allemand dans ses classes. "Nous devons l'apprendre, dit-il, parce que nous ne pouvons pas nous empêcher de voir ce que font les Allemands et parce qu'il nous faudra le comprendre, si nous voulons rivaliser avec eux après la guerre.

"L'anglais est, d'ailleurs très bien parlé en Allemagne et l'on sait beaucoup plus d'anglais en ce pays que l'on ne sait d'allemand en Angleterre. On sait ce que leur a servi la langue anglaise dans leur compétition et leur système d'espionnage."

D. — Quel est le général de Henri IV qui ne voulait jamais se taire?

R. — Crillon.

Pour Lire au Foyer le Dimanche

EVANGILE

IVe DIMANCHE APRES LA PENTECOTE

(S. Luc, V, 1-11)

En ce temps-là, Jésus, étant sur le bord du lac de Génésareth, se trouva accablé par une foule de peuple qui venait à lui pour entendre la parole de Dieu. Il aperçut deux barques arrêtées au bord du lac, et d'où les pêcheurs étaient descendus pour laver leurs filets: il monta donc dans l'une de ces barques, qui appartenait à Simon, et le pria de s'éloigner un peu du rivage; puis, s'étant assis, il instruisait le peuple de dessus la barque. Dès qu'il eut cessé de parler, il dit à Simon: Avancez au large, et jetez vos filets pour pêcher. Simon lui répondit: Maître, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre; néanmoins, sur votre parole, je jetterai les filets. Les ayant donc jetés, ils prirent une si grande quantité de poissons, que leurs filets se rompaient. Alors ils firent signe à leurs compagnons, qui étaient dans l'autre barque, de venir les aider. Ils y vinrent, et remplirent tellement les deux barques, qu'elles étaient près de couler à fond. A cette vue, Simon-Pierre se jeta aux pieds de Jésus, et lui dit: Eloignez-vous de moi, Seigneur, parce que je suis un pécheur. Car la pêche qu'ils venaient de faire l'avait saisi d'étonnement et d'effroi, lui et tous ceux qui étaient avec lui, aussi bien que Jacques et Jean, fils de Zébédée, compagnons de Simon. Mais Jésus dit à Simon: Ne craignez point; désormais vous serez pêcheurs d'hommes. Et, ayant ramené leurs barques au rivage, ils quittèrent tout et le suivirent.

SORTIE DU COLLEGE

Ce qu'il en avait épargné de sous, cet excellent Baptiste, pour mettre ses deux fils au collège!

L'éducation de Louis, le curé, lui avait coûté moins cher. Dans ces petits séminaires de la province de Québec, où l'on pensionne les enfants pour des prix ridiculement bas, on trouve encore moyen de faire des réductions pour les bons élèves pauvres en qui l'on pressent une vocation au sacerdoce. Louis avait bénéficié d'une telle gratification; mais François n'avait pas eu la même chance.

Entré au collège lorsque déjà ses frères s'établissaient et lorsque ses soeurs, devenues grandes, devaient se toiletter un peu, François avait pesé lourdement sur la bourse paternelle. N'importe, Baptiste voulait en faire un monsieur, il n'avait pas reculé devant les sacrifices.

Ces sacrifices, il les oubliait tous lorsqu'à la fin de juin il voyait son joli gars rapporter quelques prix et recevoir les compliments du voisinage. Thérèse, la mère, caressait de la paume les grands volumes à tranche dorée et les faisait soupeser aux visiteuses. Baptiste recommendait de ne pas trop les ouvrir.

Le triomphe des parents commençait au collège même, à la distribution des prix. Tous les prêtres du séminaire connaissaient la tête chauve de Baptiste et son collier de barbe grise. L'un ou l'autre d'entre eux allait toujours lui serrer la main, lui indiquer un bon siège dans la grande salle et le féliciter des succès de son garçon. Autour du père on plaçait les grandes filles, robustes campagnardes en toilettes voyantes. Bientôt François lui-même se faufilait à travers les rangs d'écoliers et de spectateurs pour leur dire un bonjour.

Quelle satisfaction pour Baptiste de voir son grand garçon et de lui parler sous les yeux de cette foule! Il le suivait du regard quand il retournait prendre sa place dans la fanfare et le contemplait avec orgueil souffler vigoureusement dans son instrument de cuivre.

Le coeur lui battait fort quand on proclamait les lauréats. Le nom de François venait enfin, il venait toujours, et le grand jeune homme paraissait sur la scène, les bras chargés de prix, souriant, embelli d'une rougeur et d'un embarras superbes!

Sitôt la séance terminée, François enjambait les escaliers puis dégringolait du dortoir avec sa vieille malle que le père amarrait à l'arrière de la barouche. Vite, à travers les poignées de main et les bonjours distribués aux camarades et aux professeurs, on embarquait, on touchait, et le cheval enlevait les voyageurs vers la maison. Le beau temps!

La joie de François faisait le bonheur de toute la famille. Tout le long de la route les questions pleuvaient de part et d'autre. L'intérêt que François semblait toujours porter aux travaux des champs n'était pas le moindre plaisir qu'il procurât à son vieux père.

Aussi, dès le premier jour des vacances, Baptiste avait toujours aimé à promener ses écoliers sur sa terre, à leur faire partager ses craintes ou ses espérances pour la prochaine récolte. Il leur détaillait ses plans et justifiait ses calculs, expliquait qu'il avait mis en trèfle la pièce des Trois-Fossés, laissé en friche le petit coteau et semé de blé le clos du Merisier Blanc; à l'automne il lèverait la prairie à Chalifoux et finirait d'essoucher les essarts où il avait lâché les taurailles avec les poulichons.

Louis d'abord, puis François, prenaient à cette sorte d'initiation un intérêt qui ravissait leur père. D'ordinaire elle avait lieu le premier soir, au coucher du soleil, quand on avait trait les vaches, en attendant le souper. Le jeune homme portait encore le pantalon noir et la chemise blanche. Baptiste lorgnait ses fils avec fierté, aimant à les voir, légèrement pâlis et tournés comme des citadins, respirer à pleins poumons l'air du fleuve et le parfum des champs.

François avait toujours été tout particulièrement le sien. Qu'en ferait-il? Mystère. Le jeune homme répétait souvent qu'il ne se sentait pas de vocation religieuse. Par contre, il restait toujours extrêmement attaché à la famille, si simple, si content de revenir à la maison, très fier de joindre son travail à celui de ses frères pour le soin des animaux, pour les sarclages, pour les récoltes. Il semblait parfois exprimer un regret de ne pas rester cultivateur. Avec son intelligence, avec sa mentalité progressive, avec sa parole entraînante, quels services n'eût-il pas rendus dans sa paroisse! Voirie, égoûts, irrigation, culture et jardinage, il eût tout fait marcher.

Mais faire de François un cultivateur, après un cours d'étude, jamais Baptiste n'en eût supporté la pensée. Ce n'est pas pour cela qu'il s'était saignée à blanc afin de tenir son fils au collège. Il voulait en faire un monsieur.

Il en fit un avocat.

Comme beaucoup trop de ses pareils, François, le beau François, le bon François passa sa vie à gratter du papier, à gueuler des blagues, à voler son prochain. Tandis que le pays avait tant besoin de ses talents et de son travail, il se crétinisa l'esprit dans des calculs mesquins, dans des chicanes de petits rentiers, dans la fainéantise et dans l'ivrognerie. Le temps qu'il aurait dû passer à continuer de s'instruire pour se donner une culture d'esprit proportionnée à ses fonctions, il le passa à lire la gazette, gazette à images, et gazette de parti, et à jouer aux cartes avec les amis du club. Utile à peu de monde et nuisible à plusieurs, telle fut son existence.

Il finit dans la politique: c'était complet!

—"Bulletin Paroissial de l'Immaculée-Conception."

FINE!..

J'entrai, l'autre jour, chez l'épicier du coin. Une dame m'y avait précédé et faisait ses emplettes.

Le patron, debout à son comptoir, servait sa cliente et causait avec elle, en ficelant un paquet. A côté de lui, sa fillette, une enfant fraîche et souriante, regardait, écoutait surtout, car c'est d'elle qu'on parlait.

— Comme elle est jolie, disait la visiteuse! Les beaux yeux qu'elle vous a! Et ces boucles frisées, comme elles encadrent bien sa jolie figure!

Le papa, bouffi de plaisir et d'orgueil, regardait sa fille d'un air épanoui.

— Franchement, poursuivit la dame, j'ai rarement vu une enfant aussi belle. Quel âge a-t-elle?

— Dis ton âge à madame, fait le père de plus en plus charmé.

— Cinq ans, répond la fille, d'un ton qui voulait dire: je suis grande, à présent, je ne suis plus un bébé.

— Comme elle a l'air fine! reprend la visiteuse.

— Fine! réplique le papa. Pour ça vous pouvez m'en croire. Tenez elle comprend tout ce qu'on dit, remarque tout et elle vous a des mots charmants, des reparties renversantes. Je ne sais pas où diable elle va chercher ça.

Et le père, tout glorieux, cita quelques-uns de ces bons mots qui n'étaient que des impertinences et méritaient le fouet. Le papa, lui, en était ravi.

— Oh! cela ne me surprend pas de sa part, reprend la cliente, elle est si gentille! Allons, au revoir, monsieur; bonjour, mon petit ange.

Et madame sortit, le paquet sous le bras, pendant que le cher petit ange dégustait les compliments et minaudait autour de papa, comme un petit chat qu'on caresse.

J'eus un instant la démangeaison d'intervenir; mais, réflexion faite, je me ravisai. A quoi bon, me dis-je, essayer d'expliquer à ce père qu'il gâte son enfant? Il ne comprendra pas.

Combien de parents ne comprennent pas davantage!

Je connais deux moyens infaillibles de fausser la formation de l'enfant: le gâter par une admiration sotte, ou l'abrutir en le rudoyant. Par ce dernier procédé, on lui ferme le coeur, on le rend sournois, hypocrite, menteur. Par les compliments hors de saison, on en fait un vaniteux, un orgueilleux, un égoïste, en attendant qu'il devienne un tyran.

Que parfois l'enfant soit loué de ses sacrifices, applaudi dans ses victoires, j'en suis; mais qu'on l'encense parce qu'il a une jolie frimousse, ou qu'il porte un habit neuf, c'est une absurdité. Dès son bas âge, l'enfant doit comprendre par la formation qu'on lui donne, que le mérite d'un homme ne dépend ni de sa mine, ni de sa taille, ni de son esprit, ni de ses habits, mais de l'effort sur soi-même, des renoncements; des triomphes sur l'égoïsme, la paresse et l'orgueil.

Vous louez cet enfant, vous vous pâmez d'admiration devant la finesse de ses traits, la fraicheur de son teint. Quel mérite, je vous le demande, y a-t-il là pour l'enfant et quel profit? Vous développez en lui la vanité et c'est tout. Il se croira un personnage, deviendra poseur, hautain, prétentieux. Vous vous plaindrez alors de ses répliques, de ses insolences, de ses exigences, de sa frivolité. Pourquoi condamner aujourd'hui ce qui hier vous applaudissiez? Vous avez cultivé la plante, vous en avez les fruits.

Pas de louanges sottes. Apprenez à vos enfants à estimer uniquement le droit, la loyauté, la vertu; à ne désirer que l'approbation de leur conscience et de Dieu. Vous aurez lieu alors d'être fiers, parce que vous aurez formé des hommes et des chrétiens.

LE MIROIR

Ce petit meuble n'a pas partout bonne réputation; mais partout on en use.

Je l'ai vu coquettement encadré dans un ovale métallique brillant, ou plus modestement enchâssé entre quatre baguettes de bois et suspendu par un clou à la muraille. Modeste ou coquet, j'ai trouvé le miroir partout. Les moins favorisés de la fortune en usent ni plus ni moins que les beautés célèbres; et cela remonte bien loin... bien loin.

Les méchantes langues pourraient en conclure que la vanité est de tous les âges, de toutes les conditions, comme de toutes les figures. Que le miroir se fasse parfois le complice de la vanité, c'est possible; mais de quoi n'abuse-t-on pas? on abuse de la parole; faudra-t-il condamner tous les hommes au silence? On abuse de l'amitié; faudra-t-il s'obliger à vivre dans le désert? On abuse du miroir; faudra-t-il le proscrire?

Pour ma part, je trouve qu'il a bien des avantages.

C'est un ami fidèle qui signale défauts et qualité sans atténuation comme sans passion. Il nous montre à nous-mêmes tels que nous sommes. A notre époque de demi-vérités, de nuances fondues, qui donc nous rendrait le même service?

Il ne laisse rien dans l'ombre.— Vous avez une tache sur la figure: il vous l'indique charitablement. Une souillure apparait sur votre vêtement; personne ne s'en est encore aperçu: il vous la montre. Vos cheveux sont en désordre; il vous prévient.

Remarquez qu'en agissant ainsi, il ne se propose pas de jouir de votre embarras, comme pourraient le faire des amis prétendus charitables, mais uniquement de vous engager à y porter remède.

En combien de circonstances délicates il fait preuve de dévouement jusqu'à l'abnégation?..... Pas même vos connaissances les plus intimes ne se risqueraient à remplir son office, de crainte de perdre votre confiance et vos bonnes grâces.

Qui, par exemple, osera dire à la femme mondaine qui cherche à prolonger sa jeunesse au-delà des limites, et conserve la prétention de passer, dans la rue, pour la soeur aînée de sa fille; qui osera lui dire que l'on aperçoit, deçà, delà quelques cheveux blancs sur sa tête? Qui avertira celle qui ne veut pas vieillir, et travaille par tous les moyens les plus savants à réparer des ans l'irréparable outrage, qu'une triple ride commence à s'accuser au coin des yeux et va en s'élargissant sur les tempes?

Le miroir seul peut avoir de ces audaces.

Il donne d'ailleurs ses avertissements dans l'intimité, et sous la sauvegarde d'une discrétion absolue. Il ne parle qu'aux intéressés eux-mêmes, et lorsqu'ils viennent l'interroger. Dès qu'ils prennent congé de lui, il ne conserve plus la moindre trace de ses découvertes ni de ses révélations. Tout reste enseveli comme dans un tombeau. Il est bien le symbole et le modèle, sur ce point, de la charité parfaite. Dix personnes peuvent venir l'interroger successivement; à chacune d'elles, il donnera le conseil qui convient, sans jamais laisser échapper la plus petite allusion sur celles qui les ont précédées.

Oh! soyons tous les uns pour les autres des miroirs discrets et charitables.

Gardez donc votre miroir, consultez-le consciencieusement. Il répondra à votre sourire par un sourire gracieux. Croyez à son témoignage. Aujourd'hui il vous montrera dans leur fleur vos dix-huit ou vingt printemps. — Mais de grâce, n'en tirez pas vanité. Ce que vous êtes et ce que vous avez vient de Dieu. Demain il vous dira que les couleurs si délicates de votre teint ont durci; bientôt, au lieu de lignes harmonieusement arrondies, il vous montrera des sillons et des rides, creusés par les premiers froids de l'hiver. Car la beauté du corps est fugitive, elle se fane et se flétrit. Seule la beauté de l'âme est impérissable et éternelle.

—"Bulletin Paroissial de l'Immaculée-Conception."

PHASES DE LA LUNE

Juin

Dernier quartier, le 1er, à 11 h. 20 m. du soir.

Nouvelle lune, le 8, à 5 h. 3 m. du soir.

Premier quartier, le 16, à 8 h. 12 m. du matin.

Pleine lune, le 24, à 5 h. 38 m. du matin.

Juin

16. Dimanche—IV ap. Pentecôte. S. Lutgarde, vier.
17. Lundi—S. Avit, abbé.
18. Mardi—S. Léonce; S. Amand.
19. Mercredi—Ste Julienne de Falconiéri, v.
20. Jeudi—S. Silvère, pape et mart.
21. Vendredi—S. Louis de Gonzague, conf.
22. Samedi—S. Paulin, conf.

CALENDRIER RELIGIEUX DE L'ANNEE

Jours d'obligation

Tous les dimanches de l'année; la Circoncision de Notre-Seigneur, 1er janvier; l'Epiphanie de Notre-Seigneur, 6 janvier; l'Ascension de Notre-Seigneur, 9 mai; La Toussaint, 1er novembre; L'Immaculée-Conception de la Sainte Vierge, 8 décembre; Noël ou la Nativité de Notre-Seigneur, 25 décembre.

Jours maigres ou d'abstinence

1o Tous les jours des Quatre-Temps de l'année. — 2o Tous les vendredis de l'année, excepté ceux où se célébreraient les fêtes de Noël, de la Circoncision, de l'Epiphanie, de la Toussaint et de l'Immaculée-Conception. — 3o Les jours des Vigiles où l'on observe le jeûne. — 4o Le Mercredi des Cendres. — 5o Tous les mercredis du Carême. — 6o Le Samedi-Saint jusqu'à midi.

Roman de La Liberte No 15

APRES L'OPTION

PAR

ROGER DUGUET

Elle voulut embrasser Elisa, et les petits qu'on n'avait pas achevé de débarbouiller tous. Hans lui dit:

— Ponchour, Matame.

Et elle le déclara gentil tout plein.

Elle riait de tout.

Elle voulut voir travailler le père Rohly, et il lui expliqua le maniement du tranchet. Une forme serrée entre les genoux, sa bonne face hilare, levée vers elle, il lui parlait, et sa barbe fourchue frémissait de plaisir. Elle demanda à cueillir un bouquet dans le jardin, et ne trouvant, dans les plates-bandes incultes, que deux ou trois oeillets, elle prétendit que c'était sa fleur préférée.

L'escalier du balcon, qui menait par le dehors aux mansardes, l'amusa; elle lui trouvait un air de chalet suisse.

Fritz ne savait plus si elle se moquait ou si elle était vraiment satisfaite. Il lui en voulait de ne pas l'avoir prévenu plus tôt; de ne pas lui avoir donné le temps de mettre un peu d'ordre dans ce galetas bouleversé par les grouillements de la marmaille. Elle fit semblant de ne pas s'en apercevoir, et il dut repartir pour l'atelier, enragé de la laisser là.

L'attitude d'Elisa surtout lui donnait tout à craindre, car voici que la pauvre enfant, à nouveau, rentrait en scène comme un obstacle suprême et imprévu.

Depuis deux mois, Louis Moritz n'avait plus donné de ses nouvelles. La jeune fille était triste. Un pressentiment l'agitait en présence du bonheur des autres. Et, comme elle se trouvait seule, l'après-midi, avec sa future cousine, ce fut avec une sorte d'inexprimable mélancolie qu'elle répondit aux questions joyeuses de Berthe Dutilleul.

— Il y a longtemps que vous habitez cette maison et que vous connaissez Fritz? demandait avec curiosité la fiancée.

— Je connais Fritz depuis toujours, répondit Elisa, et nous avons été élevés ensemble ici.

— Et... il est gentil, n'est-ce pas? Vous l'aimez bien?

— Je l'aime bien, Mademoiselle. Autant qu'un frère... Vous serez heureuse avec lui.

Il était évident toutefois qu'elle n'était pas la soeur, et que le mariage de son cousin ne lui causait pas une joie sans mélange. Elle essaya d'une diversion et se leva d'un coup, en s'écriant:

— Mon dîner brûle.

Et elle s'en fut en courant vers quelque cuisine qui mijotait dans la chambre d'à côté.

Lorsqu'elle revint, tenant encore à la main la broderie que Berthe lui avait confiée:

— Quoi! dit celle-ci. Vous m'avez mouillé mon ouvrage.

Mais elle vit aux yeux rougis d'Elisa qu'une larme avait passé par là, et elle cessa ce badinage.

L'Alsacienne songeait au supplice:

— Quand s'en ira-t-elle donc?.. Oui, elle sera heureuse, et je ne lui en veux point. Mais moi?... Louis ne me répond pas. Il m'a oubliée..... Je ne serai jamais comme les autres.

Berthe la regardait à la dérobée et resta jusqu'au soir, attendant le retour de son fiancé.

Elle soupa même avec eux et voulut être placée entre les petits, les servit, leur parla. Le père Rohly disait tout haut, sans y mettre plus de formes:

— Quelle bonne petite mère de famille cela te fera, mon Fritz!

Le comptable de l'usine Dietricht était sur les épines.

Et lorsqu'elle partit, enfin, joyeuse, aimable et bienveillante, comme une princesse après une visite chez des pauvres, ce fut une impression pénible qu'elle laissa à Fritz.

Il se sentait humilié.

Et c'est en vain qu'il essaya de savoir, par l'une ou par l'autre, ce qui s'était passé entre Berthe et Elisa.

CHAPITRE IV

L'oncle de Strasbourg

Une nouvelle qui arriva le lendemain acheva de le désespérer.

Les parents de Morenheim n'approuvaient guère cette union avec une Française, et l'abbé de Strasbourg écrivait qu'il n'assisterait pas au mariage. La lettre même était dure.

Ces braves gens de là-bas, depuis trente ans, menaient une vie d'enfer. Sous le régime de la dictature et sous la botte des présidents, ils défendaient pied à pied leur indépendance. Les vexations, les persécutions, les oppressions surexcitaient chaque jour leur rancune de vaincus. Pas une heure où ils ne songeassent à cette Revanche prochaine et qui fuyait toujours.

Depuis quelques mois, la politique de l'empire allemand avait changé, il est vrai, à leur égard. Les mesures oppressives avaient été rapportées; on leur marquait une haute bienveillance. Le kaiser venait d'inaugurer le portail de Strasbourg. Et les Alsaciens se sentaient plus énervés, plus désorientés par la traitrise nouvelle de ces caresses que par les brutalités de la force. La violence insurge et maintient en haleine; nul ne se sent assuré contre la douceur. Il entrait un peu d'appréhension et une certaine méfiance de soi-même dans les propos douloureux du vicaire de Strasbourg.

N'avait-il pas lui-même reçu Guillaume avec tout le clergé de la ville, à la porte de sa cathédrale, aux côtés d'un cardinal allemand? N'avait-il pas dû s'incliner devant le vainqueur, et n'avait-il pas été contraint de reconnaître à l'ennemi certaines magnanimités, dont il fallait être reconnaissant? Cela le fâchait, le vieux prêtre d'Alsace, cette première atteinte aux vieilles et héroïques colères. Vaguement il y sentait une concession aux tyrannies du fait accompli. Et, songeant à ce mariage d'un de ses neveux qui se fixait définitivement là-bas, sans espoir de retour au pays, il s'apercevait que, de l'un et de l'autre côté de la frontière, le temps faisait son oeuvre inexorable, abattant les intransigeances, pliant les coeurs à l'acceptation des destinées. Il s'en irritait contre lui-même et contre les autres. De là des rudesses de parole, injustes et étranges.

Le père Rohly pleura tout le jour en lisant et relisant la lettre. Peu s'en fallait que son frère ne le traitât de lâche et de déserteur.

Vous êtes-vous donc si tôt lassés d'être fidèles? écrivait l'abbé. Qu'avez-vous donc souffert au prix de nous? Déjà il nous était venu bien des envies de nous plaindre, parce que la mère-patrie nous oubliait. Mais voici la preuve entière de notre abandon et l'abomination de la désolation, comme parle l'Ecriture: ce sont ceux d'Alsace eux-mêmes qui nous délaissent et renoncent à nous revoir!... Que leur importe Strasbourg à présent, et les casques à pointe sur les chemins d'Alsace, et les vieux qui les attendent au cimetière de Morenheim?...

Le père Rohly pleurait.

Ses scrupules, au sujet de ce mariage, le reprenaient, et il en souffrait d'autant plus qu'il commençait de s'attacher à sa future belle-fille, si aimable et si gaie. Il ne disconvenait point que Fritz ne pût reculer, et cependant il espérait en je ne sais quel miracle qui concilierait tout.

Fritz lui-même, sans se croire coupable, écoutait avec épouvante tonner au fond de sa conscience les éclats de cette voix d'Alsace: la voix de ses origines et des souvenirs de sa toute petite enfance, la voix de sa race et de son sang. Il sentait la légitimité de la protestation en face de ses légitimes projets.

Il se fâcha toutefois lorsqu'il vit son père hésiter à retourner à la maison au vestibule, et sans l'avouer, désirer peut-être une rupture, car Fritz lui-même eût-il caressé le même projet, qu'il se fût indigné de le voir former sans son aveu autour de lui. Et s'il eût soupçonné chez sa future une semblable pensée, il en aurait conçu une impérissable amertume. Tels sont les hommes.

Dans son embarras, ce fut du côté de l'abbé Schulman qu'il chercha du réconfort. La conscience du vieux prêtre était plus assurée contre les assauts; il en avait davantage prévu l'imminence et les raisons. Le digne aumônier répondit doctrinalement à l'abbé de Strasbourg. L'abbé Rohly répliqua, et, comme terme de conciliation, à Troyes, il fut décidé qu'on attendrait le résultat de cette discussion pour célébrer le mariage.

La date s'en trouvait ainsi remise, du consentement même des Dutilleul que ce débat de famille peinait. Fritz tomba dans un découragement douloureux, dans cette quasi-certitude:

— Non, non. Ce mariage décidément ne se fera pas!

CHAPITRE V

A l'hôpital

Ce fut bien autre chose encore lorsqu'on reçut enfin, à la maison alsacienne, la réponse de Louis Moritz, le sergent de la légion étrangère.

Celui-là acceptait l'invitation, mais le reste de sa lettre étonna fort.

Il avait réfléchi au sujet de sa vie future. Le métier militaire lui plaisait en définitive; il renonçait à être colon. L'Algérie était trop loin, d'un climat déplaisant; il se rengagerait dans un corps français. On lui avait promis les galons de sergent-major, qui feraient merveille sur sa manche! Pour s'établir là-bas, il eût fallu qu'il se mariât, et il ne connaissait personne qui lui convînt.

Lui non plus n'avait pas voulu remarquer sa cousine Elisa.

Son indifférence était même devenue à ce point profonde que ses projets d'avenir ne tenaient dans sa lettre qu'une place insignifiante, au milieu de ses préoccupa-

En Province

SAINTE-MARTHE, SASK.

La guerre, ce grand fléau mondial, — déluge de larmes et de sang, — qui semble être un des signes précurseurs de la fin des temps, fait des vides affreux jusque dans notre petite localité. Cinq sont déjà partis, et les autres s'y attendent de jour en jour.

Depuis longtemps, — et pour plusieurs motifs, sans parler de la conscription, — le R. P. Meindre conseillait fortement de se marier jeune: à 18 ans. Donc, concluait-il, préparez-vous sérieusement devant le Créateur et devant les créatures, comme faisaient vos pères du vieux Québec... Faudrait-il, — comme autrefois Isaac, — aller la chercher loin, bien loin. "Aide-toi et le ciel t'aidera."...

Le Révérend Père avait raison; et tels qui en souriaient commencent à pleurer. Un fait à noter: beaucoup de pauvres Métis ont été plus sages à ce sujet.

Un "bachelor."

• • •

L'excellente Mme Lemoine, née Langevin, et petite cousine du vaillant ex-archevêque de Saint-Boniface, vient de subir une opération très délicate, à l'hôpital de Moosemin.

Nous prions pour qu'elle en revienne complètement rétablie, à la grande joie de la paroisse, de ses parents et amis du Québec, du Manitoba, etc., mais particulièrement de sa nombreuse et intéressante famille.

Veuve à 45 ans de son bien-aimé Pierre, — un parfait chrétien, — qu'on pleure encore depuis tantôt six ans, Mme Lemoine compte 14 enfants et déjà deux douzaines de petits-enfants. Ce sont des foyers à la bonne mode canadienne!

MM. L. Chartier, E. Hébert, N. Hudon, E. Robert, E. Perreault et L. Gagnon lui doivent un "gros cierge... et de cire pure. C'est regrettable que la dernière n'ait pas vécu; bien élevée comme ses aînées, elle aurait fait, elle aussi, le bonheur d'un septième gendre.

• • •

M. le Curé part lundi vers le sud-ouest, par Regina, Moose Jaw et Gravelbourg: près de 24 heures en express. Du 19 au 24 il doit prêcher aux élèves du couvent de Laflèche une retraite préparatoire à la communion solennelle, avec rénovation des promesses du baptême, consécration au Sacré-Coeur et à la Sainte Vierge. Il profitera sans doute de cette occasion pour aller saluer ses amis de Willow Bunch et rentrera vers le 28 courant.

FISHER BRANCH

Mardi dernier, le 4 du courant, M. Napoléon Giasson nous quittait pour aller revêtir l'uniforme, en grande mode aujourd'hui, je veux parler du costume militaire. Dans ses adieux, notre jeune héros a fait preuve d'un coeur, sinon joyeux, du moins d'un coeur résigné et tout confiant en l'avenir. Nous sommes persuadés qu'il n'oubliera pas le modeste coin de terre de Fisher Branch; de notre côté nous lui assurons notre souvenir auprès de Celui qui seul peut disposer de l'univers comme il Lui plaît. Courage donc, et espoir au vaillant soldat.

• • •

M. Alexandre Milette, répondant à l'aimable invitation que le Régistraire du Service Militaire avait eu la délicatesse de lui envoyer, s'est rendu à Winnipeg pour plaider sa cause en cour. Espérons que la sentence, loin d'être irrévocable, sera plutôt réconfortante et donnera à notre éprouvé une entière confiance en l'avenir.

• • •

L'avenir de Fisher Branch, maintes fois assuré par nos voisins, peut, aujourd'hui, se rassurer plus fortement. Oui, Fisher Branch, s'appuyant sur ce proverbe qui dit: "Petit train, va loin", avance et prospère. Nous sommes de plus convaincus que, le ciel aidant, l'union existant et l'amour du travail dominant partout, Fisher Branch fera son droit chemin, lentement peut-être, mais sûrement.

Il vient de s'ouvrir, tout récemment, une crèmerie, à quelques pas de la gare. Désormais le beurre et le fromage se fabriqueront ici, chez nous, et avec notre crème. N'est-il pas alors juste d'avancer la prospérité de notre village en vendant nos produits "chez nous" sans les faire transporter à Winnipeg ou ailleurs?

Tenons à coeur le progrès non seulement de nos foyers, mais aussi celui de notre paroisse et de notre village en général, et un heureux avenir nous sera alors garanti.

• • •

Comme résultat de l'assemblée tenue à Fisher Branch, le 31 mai, sous la présidence de M. Ira Stratton, on décida de bâtir une école au village. Il a même été question de construire un "high school". C'est dire que nos adversaires veulent prendre de l'élan.

Que leurs projets se réalisent et fructifient, c'est tout ce que nous leur souhaitons. Pour nous, nous resterons attachés à notre école libre qui, semblable à un roseau, résistera et aux vents et aux orages que des esprits jaloux ne cessent de lui susciter. Répétons-le bien: il faut, malgré tout, être Canadien-français catholique non seulement de coeur, mais d'oeuvres aussi.

• • •

L'organisation pour le pique-nique du 1er juillet porte déjà des fruits. On sent que chacun veut y mettre du sien et la bonne volonté semble, en général, être connue de tous. Nous comptons aussi sur le concours de nos amis de Broad Valley, de Hudson et d'autres places enfin, pour venir, par leur présence, rehausser notre fête et partager le plaisir qui ne se détachera pas de nous ce jour-là.

Il y aura, le soir, dans la salle de M. Gamache, un concert qui, nous dit-on, intéressera son auditoire. Donc, vous tous qui aimez à plaisanter, venez passer le "Dominion Day" à Fisher Branch, et vous vous recréerez avec nous.

• • •

Dimanche dernier, le 26 mai, s'éteignait, dans la paroisse de Le Pas, Mme Ménard, de Fisher Branch.

Grande fut la surprise des nôtres, lundi le 27, lorsqu'ils apprirent le départ de la chère âme, envolée vers un ciel plus doux.

Mme Ménard nous quitta, il y a quelques semaines, avec l'intention de visiter ses enfants établis à Le Pas. Joyeuse et remplie d'entrain, elle nous dit: "Au revoir, je reviendrai bientôt." Hélas! ce bientôt pour elle ne reviendra plus. L'ange de la mort l'attendait là même où elle espérait se reposer et jouir au milieu des siens.

Son époux, M. Simon Ménard, est parti d'ici accompagné d'un de ses fils, pour se rendre à Le Pas, où les funérailles devaient avoir lieu.

Connue et estimée de tous ceux qui l'ont approchée, la chère défunte laisse un doux souvenir parmi nous, son départ met encore bien des coeurs en deuil, des coeurs qui garderont en mémoire et l'humeur joviale et le coeur bon et généreux de celle qu'ils pleurent aujourd'hui.

Daigne le ciel se montrer favorable et admettre dans le sein de sa gloire celle qui vient de nous quitter.

Nous offrons à M. Ménard et à sa famille affligée nos plus sincères sympathies.

• • •

Plusieurs de nos jeunes gens ont reçu l'aimable invitation de se rendre à la capitale, où de charmants et bien éduqués officiers militaires leur donneront une cordiale hospitalité.

Quelques-uns des invités ont dû, vu leurs multiples occupations actuelles, retarder de répondre à leur invitation, mais d'autres pour qui l'invitation s'était montrée plus pressante, s'y sont rendus sur-le-champ. Au nombre de ces derniers figure M. Léon Hudon. La veille de son départ, on vit notre vaillant soldat se nourrir du Pain des Forts et venir chercher, aux pieds de Celui qui peut tout, le vrai soutien, le vrai courage. Une semaine plus tard, M. Hudon, nous revint dans son uniforme militaire, et aujourd'hui il parcourt le chemin qui le conduira au front.

Courage et espoir à notre jeune héros et à tous ceux qui, tôt ou tard, le suivront dans la carrière militaire.

• • •

M. et Mme Milette, de Saint-Boniface, doivent venir tout prochainement s'établir chez leur fils Alexandre, un de nos estimés célibataires. Espérons que nos nouveaux colons couleront des jours heureux et paisibles dans leur nouveau séjour.

• • •

Après avoir passé une semaine au milieu des siens, M. Onésime Bruneau est reparti pour Saint-François-Xavier.

• • •

M. Napoléon Giasson est revenu de la cité où, paraît-il, il a eu à traiter des affaires conséquentes, mais qui aboutiront, souhaitons-le, à lui accorder un séjour permanent au milieu de nous.

• • •

Dimanche, le 26 mai, comme résultat de l'assemblée que tinrent les dames de la paroisse dans l'école de Soeur Thérèse de l'Enfant-Jésus, un comité a été formé, comité qui s'occupera de prendre toutes les décisions requises pour l'organisation de notre pique-nique du premier juillet. Le dit comité se rassemblera de nouveau.

De son côté le club De Laval n'épargnera pas ses énergies pour aider à la réussite de cette organisation.

Rappelons-nous que l'union fait la force. Prions, aidons-nous les uns les autres, et les tout ira bien.

SAINT-ADOLPHE

On est prié de ne pas oublier que la Saint-Jean-Baptiste sera célébrée cette année dans notre paroisse d'une manière très solennelle. Le 1er juillet il y aura messe solennelle, à la suite de laquelle un pique-nique aura lieu. Nous aurons une fanfare et deux équipes complètes de joueurs de balle au camp.

Tous les amis et patriotes sont invités à ces fêtes. En outre des jeux, de beaux discours seront faits.

NOTRE-DAME DE LOURDES

M. et Mme J.-E. Frey ont le bonheur de se trouver les heureux parents d'un beau gros garçon, qui vint, le 1er juin, remplir de joie leur foyer. Dimanche l'enfant reçut le saint baptême et les noms de Joseph-Louis-Ovila-André. M. et Mme Ovila Caillier, grands-parents du nouveau-né, furent choisis comme parrain et marraine.

Après la cérémonie un dîner fut servi en l'honneur de ce chérubin. Y assistaient, outre les parents, notre R. P. Curé, M. et Mme Alexis Jamault et Mlle Yvonne Jamault.

Mme Frey et le bébé se portent à merveille, et nous souhaitons que toujours il en soit ainsi pour eux.

SAINT-CHARLES

La fête du Sacré-Coeur ne passa pas inaperçue dans notre paroisse. Puisse le Sacré-Coeur nous exaucer! Qu'Il règne! Qu'il règne à jamais et exclusivement dans nos coeurs, dans nos foyers et dans notre paroisse!

La fête fut précédée par l'adoration nocturne dans la chapelle de l'académie. Jeudi soir, le Saint-Sacrement fut exposé et demeura ainsi exposé vingt-quatre heures. Le lendemain, une grand'messe fut célébrée, dont le chant fut exécuté avec beaucoup de piété et d'harmonie par la chorale des élèves de l'Académie.

Nombreuses furent les communions, et durant toute la journée ce fut une succession ininterrompue d'adorateurs et d'adoratrices devant le Coeur Eucharistique de Jésus. Le soir, l'heure d'adoration fut particulièrement solennelle. La chapelle revêtait sa parure de fête. Des fleurs abondantes et des lumières nombreuses furent placées ça et là par les zélateurs du doux Coeur de notre Divin Maître. Les guirlandes de feuilles d'érables et de vignes, ainsi que des grappes de raisins et des gerbes de blé, couvraient les murs et la voûte du sanctuaire. Les séminaristes formaient une couronne autour du célébrant, tandis que la foule remplissait l'enceinte. Toutes les pensionnaires en voile blanc et accompagnées de leurs maîtresses semblaient surabonder de joie et de bonheur. Que c'était beau!

Enfin l'heure commença. Des chants de réparation, des cantiques d'action de grâces, des prières, des amendes honorables, des invocations précédèrent et suivirent le sermon aux textes et aux considérations aussi touchants que vrais. Les paroles de saint Jean XIX, 34, et deux des révélations du Sacré-Coeur à la Bienheureuse Marguerite-Marie, dans lesquelles elle vit le Divin Coeur sur un trône de feu et de flamme, rayonnant de tous côtés, plus brillant que le soleil, etc.; et, dans l'autre où elle vit ce même Coeur comme un bel arbre dont Il voulait que les fruits fussent distribués avec abondance à tous ceux qui désireraient en manger, etc., servirent de matière à cette allocution. Puis les Rév. Soeurs, portant un cierge allumé, vinrent solennellement s'agenouiller à la Sainte Table, où ils consacrèrent officiellement leur couvent, leur communauté au Sacré-Coeur. Ceci inaugurait la chaîne des consécra-

(Suite à la page 5)

...ions de joyeux troupier.

Presque tout le reste de la feuille passait à conter quelques bons tours de caserne, et l'on sentait que son esprit était pris par là tout entier.

Ces aventures étaient fort réjouissantes, troussées d'une plume alerte.

"Et je ne sais pourquoi, terminait-il, je vous narre toutes ces histoires; mais j'ai pensé qu'elles égayeraient ma petite cousine Elisa, si gentille et si rieuse..."

Elisa pleurait.

Le lendemain, elle se mit au lit. Elle se plaignait de partout, sans avoir mal nulle part. Et tandis que les hommes, inhabiles à la soigner, s'empressaient autour d'elle, dans la pauvre chambre haute, elle continuait de sangloter, le visage tourné vers la ruelle. Elle alla de plus en plus mal les jours suivants. L'on dut craindre bientôt pour sa santé, pour sa vie peut-être.

Qu'avait-elle donc? Rien. Seulement elle n'avait plus de raison de vivre, voilà tout. Son rêve d'avenir, de vaillance, de dévouement, deux fois défait par des mains distraites, l'abandonnait pour toujours. Elle était de celles qui, visiblement, ne sont pas faites pour devenir, comme les autres, des femmes, des mères, en un mot quelqu'un.

Qu'importe, dès lors, que celles-là meurent ou prolongent, à pas menus dans la vie, leur précaire existence de vieilles filles! Elisa préférait mourir.

Le septième jour, le médecin, qui ne comprenait rien à sa fièvre, découvrit une carie de l'os maxillaire, sous la joue droite. C'était le Dr Artz, toujours à la disposition de ses compatriotes, et que la Providence ramenait à ce chevet, selon des vues cachées.

Cette maladie déjà ancienne, rare et sans pitié, intéressa fort sa curiosité d'érudit. Et le père Rohly, qui s'était douté de quelque chose, fut consterné d'apprendre la possibilité d'une issue fatale, mais soulagé en même temps de savoir le nom de ce terrible mal, qui, du moins, n'était pas un chagrin d'amour. Cela lui enlevait comme un souci et un remords.

Mais qui sait? Et qu'importait à la pauvre Elisa le nom dont on baptiserait son agonie?

Fritz, lui, était dévoré de chagrin. Son affection fraternelle avait toujours été profonde pour cette compagne de toute sa vie. Le malheur réveillait en lui ce sentiment plus vif et plus tendre. Le jeune homme, moins que son père, se fit illusion sur les causes du mal, et se sentit coupable et malheureux en présence de cette infortune!

Il lui prenait l'envie de s'agenouiller une bonne fois devant Dieu pour lui dire:

— Guérissez-la, Seigneur, et je renonce à tout. Je ne veux pas, je ne veux pas que les souffrances de l'une soient la rançon du bonheur de l'autre.

Et cette sorte de voeu lui montait aux lèvres dans ses prières:

— Oui... même Berthe... je renoncerai à Berthe si vous le voulez, Seigneur. Ayez pitié d'Elisa!

Mais le pensait-il sérieusement, ou n'était-ce que le cri inconscient de son chagrin?

Bientôt le Dr Artz demanda, exigea que l'on transportât la malade à l'hôpital. Il fallait une opération délicate, des soins spéciaux; ce n'était point à la maison alsacienne qu'on pouvait répondre de la guérison. Fritz résista longtemps au docteur à cause de Berthe. Il avait peur que ce nouveau témoignage de leur dénuement ne froissât l'orgueil de sa future. Mais Berthe, plus qu'il ne pensait, malgré ses grands airs, savait ce que c'est que la pauvreté.

Depuis le premier jour de la maladie, elle venait régulièrement rue de la Planche-Clément, pour soigner Elisa. Elle passait de longues heures près d'elle, l'appelait "ma cousine". Ce fut elle qui décida la malheureuse à se laisser transporter là-bas.

Et dès lors, malgré ce réel éloignement, Elisa compta plus que jamais chez les Rohly. Elle était tombée derière eux sur le chemin de la vie, et ils la traînaient à leur suite comme un boulet. Il ne pouvait être question de se marier, tant qu'elle serait en danger de mort, et, si elle guérissait selon les voeux de son cousin, qui sait ce que l'avenir déciderait d'eux?

Fritz et Berthe ne manquaient pas de l'aller voir à l'Hôtel-Dieu, lors des visites réglementaires. Mais combien ces démarches coûtaient au pauvre Fritz! La façon dont la concierge fouillait les visiteuses, pour s'assurer qu'elles n'introduisaient près des malades quelque friandise défendue, révoltait le jeune homme pour sa fiancée. Les longs corridors froids, les salles immenses, les fenêtres cintrées, ses pensées secrètes jetaient comme un pressentiment de tristesse sur son amour.

Elisa, pourtant, leur souriait à l'arrivée. Elle n'enviait plus leur joie. Son chagrin semblait s'être éteint, maintenant qu'elle se croyait sûre de lui échapper bientôt. Même elle oubliait Louis, et toute son affection revenait à Fritz, mais épurée, tout en souhaits pour son bonheur. Elle ne demandait pas mieux que de souffrir, afin que Berthe et son fiancé fussent unis.

Sa maladie suivait un cours régulier.

C'était la Mère Supérieure en personne qui s'occupait d'elle, à cause de la particularité du cas, et la religieuse s'était fort attachée à la malade.

Or, la Mère Agnès était, à Troyes, une figure connue.

Personne n'était à la fois plus rude et plus tendre. Elle venait d'Alsace, elle aussi. Religieuse de Saint-Vincent de Paul, elle avait consacré à la charité toutes les ressources d'un esprit cultivé et d'un grand coeur. Au reste, rien de mièvre. C'était la femme forte et la vierge sans peur de l'Ecriture. Elle avait l'art du commandement et savait se faire obéir des pires malades, au milieu des crises les plus cruelles. D'aucuns la trouvaient même insensible et dure; elle avait tant vu de larmes et de douleurs! Ni les plaintes, ni les hurlements, ni les râles ne la troublaient plus. Elle avait été décorée sur le champ de bataille de Gravelotte. L'âge n'avait fait que consolider sa rude structure et son coeur à toute épreuve. Même une ombre de moustache, virile et grave, ne surprenait point sous sa cornette aux ailes blanches.

Cependant la résignation, la douceur, le moindre signe de bonne volonté et de retour à Dieu dans les bras de la souffrance et de la mort, gardaient le don de la toucher. Dès le premier jour, elle s'était rapprochée de cette pauvre jeune fille, sa compatriote, qui n'ouvrait plus la bouche que pour prier, sans parler jamais de ses douleurs. Toutes deux — celle qui, depuis longtemps, avait répudié les illusions d'ici-bas et celle qui, tout à coup, venait de les perdre, — s'étaient comprises sans paroles. Et voilà que chez la malheureuse Elisa, qui n'avait jamais bien connu sa mère, voilà que dans son désespoir et dans son agonie, un sentiment nouveau éclatait avec la force victorieuse de toutes les initiations trop tardives: le sentiment d'une tendresse de femme, d'un amour de mère, retrouvé et penché sur elle. Cet amour, qu'elle n'avait pu connaître chez le père Rohly, malgré le rude dévouement du bonhomme, l'enveloppait d'une atmosphère tiède et douce. Et dans la salle des femmes, alcoolisées, goutteuses, détraquées, parmi les lits blancs, les plaintes et le silence, l'ont vit cette chose inouïe: la Mère Supérieure, parfois souriante, ne cachant point une préférence de tous les instants pour une enfant qui souhaitait mourir!

Quand Fritz et Berthe, ou le père Rohly, arrivaient à pas étouffés au pied du lit No 8 où Elisa était couchée, il était rare qu'ils ne rencontrassent point, pour les renseigner au passage, la Soeur Agnès.

La malade ne s'était jamais trouvée aussi heureuse.

Le Dr Artz, parfois aussi, causait avec elle, lui parlait de l'Alsace et de lui-même. Ces conversations l'avaient beaucoup frappée.

Mais le jour de l'opération approchait, et cette perspective assombrissait les visages.

Bien qu'on crût cette intervention chirurgicale sans danger immédiat, tous les Rohly vinrent voir Elisa la veille au soir. Ils ne devaient point assister à la tentative: tel était le règlement. La Mère Agnès tâcha de les rassurer.

Afin de ne pas effrayer Elisa, chacun s'étudiait à parler d'autre chose: de Fritz, de Berthe, de l'avenir.

Les parents de Morenheim et l'oncle de Strasbourg commençaient enfin à s'apaiser. On lut à la jeune fille la dernière lettre du vicaire.

L'abbé, à présent, s'indignait contre les impiétés, les persécutions, les infamies qui se perpétraient en France contre l'Eglise, au nom du pays. Et il continuait de faire un grief à son neveu d'avoir résolu de se fixer dans une ville où, tout particulièrement, il deviendrait difficile à ses enfants de rester bons chrétiens. On ne voyait trop comment cet argument se rattachait à sa première thèse, et l'abbé l'avait perdue de vue lui-même. Finalement, il promettait sa visite "pour voir au moins sa petite Elisa".

Lorsqu'il arriverait, fit espérer le père Rohly, la jeune fille, sans doute, irait mieux. On achèverait de convaincre l'oncle.

Elisa eut un étrange sourire et dit en prenant la lettre d'Alsace:

—Peut-être. Mais je suis un peu fatiguée. Au revoir! A demain!... Dites de ma part à ma cousine Berthe que je l'aime...

A quoi songeait-elle?

Le papier du vicaire de Strasbourg tremblait entre ses doigts décharnés, sous le grand crucifix de la salle. La Mère Agnès reconduisit les visiteurs avec un sourire navré:

—Bon courage! A demain... Elisa vous demande de prier aussi ce soir pour le docteur.

La malade rappela Fritz une seconde:

—Fritz, lui dit-elle tout bas, le docteur, tu le sais, serait utile à ceux d'Alsace, s'il était chrétien; mais c'est pour toi surtout que j'offre mes souffrances. Puisque je ne suis bonne à rien, je veux du moins que ma mort vous serve.

L'âme du jeune homme éclata:

— Oh! dit-il, je donnerais ma vie pour t'épargner cela!...

Elle sourit encore...

(A suivre)

SAINT-CHARLES

(Suite de la page 4)

tions des foyers au Sacré-Coeur, dans la paroisse de Saint-Chalres.

La belle fête du Sacré-Coeur est donc terminée. La foule recueillie s'incline sous la main bénissante de Jésus Hostie, puis se retire, fortifiée. Heureux témoins, enfants privilégiés que nous sommes, oh! nous n'oublierons pas ces moments où il nous fut donné de goûter un peu la vie du ciel.

* * *

Dimanche dernier, M. le Curé officiait à la grand'messe, accompagné du Père Caron, O.M.I., comme diacre, et de M. l'abbé Gaboury, comme sous-diacre. A l'offertore, le R. P. Caron nous donna un sermon touchant sur le Sacré-Coeur de Jésus. Le Père Caron, comme le fit remarquer quelqu'un en langage descriptif, nous transperça le coeur d'un fer rouge par ses paroles éloquentes. Nombreuses furent les idées et les expressions originales, heureuses ses comparaisons, et surtout ses allusions aux souffrances actuelles des nations.

"Un cri de haine et un cri de "réparation partent de la terre "vers le ciel, tandis qu'un cri de "justice et un cri de miséricorde "nous viennent du ciel. Il faut que "le nombre des réparateurs l'emporte sur le nombre des criminels qui ont la haine de Dieu "dans le coeur; il faut que les "consolateurs de Jésus attirent "ses bénédictions et sa miséricorde, apaisent sa justice et éloignent ses malédictions."

Vive le Sacré-Coeur! Que son règne arrive!

Dimanche soir, à Vêpres, nous étions heureux de voir au milieu de nous M. l'abbé Sabourin, directeur du Petit Séminaire, accompagné de M. l'abbé Deslandes. Comme nous étions contents d'entendre encore une fois la belle voix de ce dernier dans deux psaumes, puis dans l'Adorote.

* * *

A l'Académie de Notre-Dame du Sacré-Coeur, l'exposition annuelle des travaux à l'aiguille des élèves vient de s'ouvrir. Beaucoup sont venus et beaucoup plus dans le cours de la semaine viendront admirer les travaux si bien exécutés des jeunes filles pensionnaires. Parmi ces travaux, il y en a pour tous les goûts, et les meilleurs juges pourront être satisfaits. On admire le travail des fillettes de quatre ans aussi bien que celui de leurs aînées.

Les religieuses ont été grandement félicitées par les visiteurs.

* * *

L'année scolaire doit bientôt finir. De ce temps-ci les Séminaristes comme les élèves du couvent sont anxieux de voir ces "affreux" examens finis. Au Coudifférents diplômes de l'état. Au différents diplômes de létat. Au presbytère, les élèves passent les examens d'Eléments Latins et de Méthode.

* * *

Pendant les mois de vacances, les portes de l'Académie seront ouvertes à toutes les demoiselles de Winnipeg, de Saint-Boniface et d'ailleurs qui veulent prendre un repos, passer une bonne vacance. Elles trouveront une solitude paisible dans une nature riche et variée. Jamais endroit ne fut plus favorable. Près de la ville, avec service de tramways, toutes les commodités d'une maison moderne, sur les bords d'une rivière, dans les bocages, et... surtout près du bon Dieu.

Il serait à souhaiter que les jeunes filles de nos bureaux et de nos maisons de commerce, qui s'étiolent pendant les longs mois de l'année, viennent à Saint-Charles durant les vacances. Elles trouveront ici la santé, elles referont leurs forces au grand air, l'eau fraîche et la nourriture abondante; puis dans la méditation et le recueillement à volonté et à satiété elles goûteront les joies pures du coeur. Il fait si bon parler au bon Dieu après avoir tant divagué avec le monde.

* * *

Les RR. PP. Therrien, Chaumont et Perreault, O.M.I., étaient en visite au presbytère, dans la journée de lundi. Nous sommes toujours heureux de revoir les Pères Oblats.

LAC DU BONNET

Jusqu'aujourd'hui, on a répondu à notre appel d'une manière satisfaisante, car on a compris l'importance d'affermir une situation chancelante. L'augmentation de 50 pour cent que nous sommes heureux de constater aujourd'hui dans notre paroisse nous donne la force de revendiquer bien des droits et le droit de dire bien haut: "L'avenir est au Lac du Bonnet."

On entend crier au fanatisme, mais c'est le dernier argument des Grands Egoïstes du vingtième siècle qui ne savent pas définir la "liberté".

En avant toujours, car l'avenir récompensera les sacrifices et les généreux efforts de tous ceux qui viendront se joindre à nous et qui mettront en pratique cette parole encourageante de La Fontaine: "Travaillez, prenez de la peine, c'est le fonds qui manque le moins".

Nouvelles offres avantageuses

160 acres de terre à ½ mille de la rivière, dont 7 en roches, 25 en magnifique culture, 70 en pâturage, 20 en foin et le reste en bois de chauffage. Cette terre, dont 100 acres sont déjà clôturés, est située à 5 milles du village.

Avec cette ferme le cultivateur vend aussi: 1 cheval de 1 an; 2 juments de 7 et 8 ans; 2 vaches à lait de 2 et 4 ans; 5 jeunes têtes de bêtes à cornes dont 2 du printemps et 3 de 1 an; 1 porc de quelques mois; 10 volailles; 1 moulin à faucher; 1 râteau; 1 herse; 1 herse à rouletes; 1 séparateur à crème; 1 complet de harnais double et voitures d'hiver.

On demande $2,600, dont la moitié comptant.

* * *

160 acres de belle terre sur le bord de la rivère, à 7 milles du village. Bonne maison et étables, maies terrain boisé en épinettes de commerce. On demande $900, dont le tiers au comptant et la balance par termes faciles.

* * *

On demande un bon médecin résident.

* * *

On désire acheter un complet d'outils de forge. A ceux qui en auraient à vendre ou en connaîtraient, avis est donné de bien vouloir s'adreser au plus tôt au casier postal No 1, Lac du Bonnet.

COUVENT DE SAINTE-ANNE DES CHENES

Pélerinage de Sainte-Anne des Chênes à Notre-Dame de Lorette, sous le haut patronage du R. P. Trudel, curé.

"Sainte-Anne aime la sainte Vierge et l'amour est réciproque. Il est donc facile de comprendre l'idée religieuse qui vous domine en ce moment et l'acte que vous venez de poser vous honore certainement." Voilà en abrégé les paroles pleines de paternelle bonté adressées par le digne curé Dufresne aux quatre-vingt pélerines qui se pressent dans l'église de Lorette en ce beau jour du 8 juin.

Dès 7 heures du matin se rend à l'église de Sainte-Anne un long défilé composé des religieuses du Couvent avec leurs élèves externes et pensionnaires, ainsi que les deux maîtreses de l'école des garçons et quelques anciennes élèves. Là on chante l'Ave Maris Stella, puis onze automobiles décorées avec honneur de drapeaux Carillon Sacré-Coeur, sont mis à notre disposition avec la plus grande générosité par MM. Lane, Dufresne, Paradis, Duguay, Lavaëk, Girard, Perron, Molloy, Benoit, Parent et Smith. Une grande voiture fut gracieusement offerte par M. Joseph Champagne.

Vers 8 heures, au son du joyeux carillon, nous entrons, bannière en tête, dans la pieuse église de Lorette. La messe est dite par le R. P. Trudel et un puissant choeur de chant exécute de pieux cantiques. Le moment de la Communion convie chacune au banquet divin.

Après l'action de grâces, nous nous rendons à la cordiale invitation des Révérendes Soeurs de Saint-Joseph: c'est dans le bocage environnant le Couvent que nous prenons le déjeuner.

La journée se passa dans de joyeux ébats, entrecoupés de pieuses visites à la Madone, car nombreuses sont les requêtes adressées dans ces temps de luttes et de difficultés.

Daigne Notre-Dame de Lorette, que nous avons priée avec tant de ferveur, répandre ses bénédictions de choix sur les bienfaiteurs insignes de ce beau jour: aux Révérends curés de Lorette et de Sainte-Anne, aux Révérendes Soeurs de Saint-Joseph et aux dévoués messieurs qui nous ont conduites, un cordial merci.

Un témoin.

LE CROISE

Bulletin du Comité permanent de la Langue française; Echo du Ralliement catholique et français en Amérique. — Sommaire de la double livraison de juin et juillet 1918.

Dates mémorables. — Règne social du Sacré-Coeur de Jésus: Une "fête particulière" en l'honneur du S.-C. J., Mandement l'établissant au diocèse de Québec. — Patriotisme religieux: Mgr Bourget. — La fête du Sacré-Coeur (7 juin). — L'Extension du Règne. — Les droits de Dieu: A. H. (Semaine religieuse de Québec). X.— Le Saint-Père et l'Intronisation du S.-C. J. — Approbations épiscopales au Comité national du Règne. — Documents: "La Paix Pontificale": Mgr. Touchet. L'Action Française en Amérique: Ceux qui luttent: Deux d'entre nos groupes à l'honneur. — Religion et patriotisme: Sir A.-B. Routhier. — Au service des intérêts français: Observations et bons conseils: Fécondité du bon exemple: O. H. (le **Devoir**); Nécessité du langage soigné: Abbé Etienne Blanchard; L'aide de la France: J.-Albert Foisy (le **Droit**). — La popularité selon Lamennais. — Presse catholique: Officiel de la L. P. C.: Trois de plus; Garde à vous! Appel au patriotisme. — Pour l'unité nationale: Arguments et témoignages d'origine anglaise: L'Empire anglais en dette envers les Canadiens français: F.-B. Grey (**New Witness,** Londres, Angl.); N'oublions pas l'histoire: M. Mackie, M. P.; Rapprochement heureux: **Weekly Sun,** Toronto; Minorité protestante en province de Québec: G.-W. Parmelee. — Unité canadienne.— La lutte contre la légion satanique: Ligue franc-catholique: Association antimaçonnique au Canada. — La lumière dans les ténèbres: Informations antimaçonniques: La "Société des nations"; De la Mutualité à la franc-maçonnerie; Convent maçonnique; Haine maçonnique contre Dieu; La franc-maçonnerie insidieuse; La franc-maçonnerie déchristianisatrice; La franc-maçonenrie fait la guerre à Dieu; La franc-maçonnerie enenmie de l'enseignement chrétien. — Conseil du Pape. — Pour prendre note. — Bibliographie: La question de l'éducation dans la province de Saskatchewan; la Fierté: R. P. Louis Lalande, S. J.; Le secret du succès: Traduction de M. Alphonse Gagnon; La critique littéraire au dix-neuvième siècle: M. l'abbé Camille Roy; A la mémoire de l'abbé Provencher: M. le chan. V.-A. Huard; "La Vie nouvelle". — L'abonnement au **Croisé**. — L'avis de nos correspondants: Sur la croisade du "Comité P. L. F." et du "Ralliement C. F. A.", et sur les Prix de Parler français. — La doctrine de Rome: Charité fraternelle. — Cachets Jeanne d'Arc, etc.

Prix de l'abonnement au **Croisé**: personnel, $1.00 par an; collectif: 4 numéros, ou plus, à la même adresse, 50 sous chacun. Adresse postale: No 126. Casier, Québec.

D. — Quel est le grand savant français dont la science avait rempli d'immenses baquets?

R. — Cuvier.

Autour de la Ferme

LE JARDIN POTAGER

La tomate et sa culture

1o. Semis.—Le meilleur moment pour semer la tomate est le mois de mars. Je vous l'ai déjà dit je crois précédemment: Semez si c'est possible dans la première quinzaine du mois, en boite dans la maison. Le semis peut être fait assez dru, assez épais. Tenez la terre constamment fraiche jusqu'à la levée, qui se produit, quand la température est suffisamment chaude, six à sept jours après le semis. Une fois la graine levée, il n'est pas nécessaire d'arroser si souvent. On peut semer jusqu'à la fin de mars et le commencement d'avril.

2o. Transplantation.—Quatre semaines environ après la levée le plant doit être assez fort pour être transplanté. Pour cela, préparez des boites où vous mettez de la bonne terre mélangée de terreau ou de crotin de cheval, broyé bien fin. Pour cette première transplantation, espacez les plants à un demi pouce à peine les uns des autres, et enterrez-les jusqu'aux premières feuilles. Arrosez abondamment aussitôt la boîte terminée, et placez-la à l'obscurité. Quand les plants ont repris, mettez-les à la lumière, et toutes les fois que ce sera possible donnez-leur de l'air, afin de prévenir l'étiolement, afin aussi qu'ils s'endurcissent et se fortifient. Il faut viser à avoir de gros plants, plutôt que des plants qui croissent en hauteur. Dès que les plants commencent à vouloir trop monter, faites un nouveau repiquage en boite plus profonde; ou mieux si vous avez des pots, ou seulement des boites de conserve, vieilles boites de tomates, ou de toute autre sorte, utilisez-les pour y mettre un plant. Si vous n'avez pas de pots disponibles, repiquez en boite plus profonde à un pouce d'espacement. Si alors le plant pousse trop vite, coupez-lui la tête. Cette opération est toujours bonne à faire; elle a pour effet de faire sortir à l'aiselle des feuilles des branches nouvelles, qui plus tard porteront des fleurs et des fruits. Il est facile de se procurer des pots en terre, et la dépense n'est pas bien grande. Les vieilles boîtes en fer blanc (cannes de tomates, etc.) ne sont pas aussi pratiques; il faut avoir soin de couper le bord, afin qu'au moment de la mise en place, en pleine terre, le dépotage s'opère facilement. Si vous voulez avoir des plants vigoureux, il est indispensable d'opérer plusieurs repiquages, au moins trois. Aussitôt que la température le permettra, sortez vos boîtes dehors, ou si vous avez des couches, placez-les dans ces couches.

3o. Mise en place.—Quand faut-il planter les tomates en pleine terre, dans le jardin? La réponse n'est pas facile, ou plutôt, il est facile de vous dire: aussitôt que les gelées ne sont plus à craindre, et que la terre est réchauffée. Mais ici, il n'est pas aisé de dire quand les gelées ne sont plus à craindre. L'année dernière nous avons eu une gelée le 27 juin. Heureusement qu'il n'en est pas toujours ainsi. Cependant en prévision d'un accident de cette sorte toujours possible, gardez des plants jusque vers la fin de juin. — On peut, certaines années, opérer la mise en place vers la fin de mai; en tout cas on peut toujours risquer une partie de ses plants, surtout si l'on a à sa disposition des sacs pour les couvrir, quand le temps refroidit. Pour moi, je ne fais la grande transplantation dans le jardin que vers le 12 juin, du 12 au 15. En ne plantant alors que des sujets vigoureux et bien fortifiés, vous serez encore plus avancés que ceux qui ont planté au milieu de mai, des sujets chétifs ou moins bien soignés. — Choisissez pour y mettre vos tomates un terrain bien défoncé et abondamment fumé. En retirant votre plant des boîtes, que vous avez eu soin de bien arroser auparavant, prenez garde à retirer le plus de terre possible adhérente aux racines, afin que la reprise soit prompte; faites un trait avec une petite bèche ou avec une gratte, et placez-y la tomate; il ne faut pas craindre de l'enterrer profondément; vous pouvez même coucher le plant, s'il est grand: certains jardiniers font toujours ainsi. C'est qu'en effet, des racines se formeront à chaque noeud, le long de la tige, et donneront à la plante une extraordinaire vigueur. Puis, au pied de la plante faites une petite cuvette, destinée à recevoir l'eau des arrosages. Dans cette cuvette mettez du terreau, ou du fumier, afin que la fraicheur se maintienne plus longtemps, et que la terre après un arrosage ou une pluie, ne croûte pas. Si vos plants sont en pots ou en boîtes de conserve, faites un trou à la pelle, de 8 à 10 pouces de profondeur, jetez-y du terreau que vous mélangez avec la terre et placez-y votre plant. Pour tirer le plant du pot ou de la "canne", laissez-le deux ou trois jours sans l'arroser; la terre séchera, et le dépotage se fera facilement. Si vous voyez que le plant ne veut pas venir, trempez-le quelques instants, dans l'eau, une demi-minute; il viendra tout seul. Cela est souvent nécessaire pour les boîtes; pour les pots à peu près jamais. Pour faire le dépotage, prenez la tomate entre les doigts de la main gauche, tournez le pot en bas et de la main droite, donnez un petit coup sec dans le fond du pot. Faites une cuvette comme précédemment, puis arrosez copieusement. Pour les plants qui ont été tirés des boîtes avec peu de terre à la racine, il faut les couvrir afin que la reprise se fasse, surtout si le soleil paraît et est chaud, et il est bon de ne planter que le soir, quand l'ardeur du soleil est tombée. Avec les pots et les cannes, il n'y a rien à craindre, on peut planter en plein midi, la plante n'en souffrira pas. — Si vous ne taillez pas les tomates, espacez de trois pieds en tous sens. Si vous taillez, 2 pieds entre chaque plant, et 2 pieds et demi entre les rangs suffisent grandement.

Dans le prochain article je vous indiquerai la manière de tailler les tomates, et vous donnerai la recette pour faire des conserves de tomates mûres, aussi bonnes que celles que vous payez très cher chez l'épicier.)

Est-ce que les gros vers gris coupent vos choux? Voici un moyen pour porter remède à ce mal: Prenez du son, et mélangez-y du vert de Paris, à la proportion de une partie de vert de Paris pour 25 parties de son. Si vous avez de la melasse, mélangez-en un peu dans de l'eau et humectez-en le son et le vert de Paris. La melasse n'est pas indispensable. Puis au pied de chaque choux répandez un peu de ce mélange humide. Les vers gris goûteront à ce mélange empoisonné et périront.

UN ANCIEN JARDINIER.

LA LUZERNE — UNE PLANTE DE GUERRE

Nous avons souvent prôné les mérites de la luzerne. Voici une opinion officielle qui confirme nos avancés:

L'histoire de la luzerne au Canada est fort intéressante. Considérée d'abord comme suspecte et reléguée à l'écart après plusieurs années d'essais, par beaucoup de cultivateurs qui ne la jugeaient utile que pour certains districts, présentant des conditions spécialement favorables, ou qui, il n'y a encore que dix à douze ans, ne voyaient en sa culture qu'un gaspillage de temps et d'argent, la luzerne s'est fait aujourd'hui une place très en vue dans l'agriculture canadienne. On reconnait sa haute valeur alimentaire et son utilité générale comme plante fourragère, on admet qu'elle promet de devenir un facteur important de progrès agricole dans presque toutes les provinces canadiennes.

L'époque que nous traversons nous fournit une nouvelle et éclatante démonstration de l'utilité de cette plante pour le cultivateur laitier et l'éleveur, car il est essentiel de cultiver ces plantes fourragères susceptibles de donner la plus forte récolte ayant la plus haute valeur alimentaire et au prix de revient le plus bas. On peut, sans exagérer, dire que dans les conditions actuelles, la luzerne se rapproche plus de la plante fourragère idéale que toute autre plante. C'est une récolte de guerre par excellence.

La luzerne dure des années. — Une fois établie, elle continue longtemps à donner de grosses récoltes. Elle ne demande pas à être resemée tous les deux ans comme le trèfle rouge, et l'âge ne diminue pas d'une façon sensible sa productivité, à l'encontre des autres plantes vivaces, à foin et à pâturage. Une luzernière bien entretenue donne des récoltes avantageuses pendant au moins six ans, et l'on connait des champs qui ont rapporté pendant des douzaines d'années, sans donner le moindre signe d'affaiblissement.

Lorsque la main-d'oeuvre est rare, comme dans l'époque que nous traversons, il est clair qu'une plante fouragère aussi durable que la luzerne se recommande tout spécialement aux cultivateurs. Une luzernière, une fois établie, ne coûte pas, pendant des années, d'autres frais que ceux de la coupe et de la rentrée de la récolte. En outre, loin d'appauvrir le sol, elle lui rend sa fertilité et l'améliore, si bien que ce sol est souvent capable de donner de plus fortes récoltes après avoir été en luzerne qu'auparavant.

La luzerne et les bêtes à cornes.

— La luzerne est pour le cultivateur laitier l'une des plantes les plus utiles qui existent. Son importance en industrie laitière est lentement mais sûrement démontrés sur tous les points du Canada, à mesure que cette industrie passe graduellement au premier plan dans l'exploitation agricole. Outre la grande valeur que la luzerne possède comme fourrage, on sait que partout où elle vient bien, elle donne de plus fortes récoltes de foin ou de pâturage que toute autre plante fourragère généralement cultivée au Canada. Elle permet d'obtenir une production plus économique de lait et de beurre que toute autre plante à foin ou à pâturage et comme elle rapporte beaucoup, elle permet d'entretenir des troupeaux relativement nombreux sur une petite superficie.

La luzerne contient une forte proportion de protéine, qui est, comme l'on sait, l'élément le plus coûteux de la nourriture animale. Pour cette seule raison elle peut être considérée comme l'un des aliments de base dans les rations laitières. Ce fait est spécialement à noter en ces jours où les aliments concentrés coûtent si cher. Rappelons-nous qu'en valeur alimentaire, la luzerne se rapproche de très près du blé, et qu'une livre de foin de luzerne équivaut environ à deux livres de foin de fléole (mil) ou de foin de prairie.

La valeur de la luzerne pour l'engraissement des boeufs est également sans conteste. Elle tend à produire de la viande d'une qualité supérieure, ayant une bonne proportion relative de gras et de maigre, et, par-dessus tout, elle produit de la viande plus vite que toutes les autres plantes à foin.

M.-O. Malte,
Agrostographe du Dominion.

UNE BIEN TRISTE HISTOIRE

"Crache et puis reprends"... Un geste des lèvres accompagne celui des mains de François pour imbiber de salive les trayons de sa pacifique bête: c'est le seul moment où est rompu le bruit du lait qui tombe sur du lait.

Philippe a le teint hâve, la figure livide du tuberculeux dont l'activité achève de se consumer dans ce léger travail du patient trayeur... "Crache et puis reprends"... pendant que de nombreux germes de mort tombent dans le liquide dont l'humanité attend la vie...

— "Philippe, de grâce, ne crachez pas ainsi sur vos doigts en tirant les vaches. Vous ne savez pas tout le tort que vous pouvez causer."

— "Pouah! fit-il avec une moue malséante dans son visage aminci, qu'est-ce que cela peut bien faire quelques gouttes de salive dans une si grande masse de lait? Personne ne s'est plaint jusqu'ici; du reste, c'est la coutume, je fais comme les autres."

— "C'est une mauvaise coutume qu'il faut abandonner à tout prix, pour ne pas exposer la vie de vos consommateurs. Vous ne savez pas la quantité de microbes que vous livrez avec votre lait. Ces microbes tombant dans un milieu favorable se multiplient avec une rapidité prodigieuse. Si vous en avez mis cent il y a une heure, maintenant il y en a mille au moins, et bientôt il y en aura des millions, surtout si le lait est conservé dans un endroit chaud."

Deux grands yeux chargés d'une obstination puissante et muette me fixèrent quelques instants.

"Crache et puis reprends"... et une nouvelle application de salive contaminée fut faite sur le pis rebelle.

—"Ce n'est pas propre ce que vous faites là; sans compter que vous exposez le pis à des gerçures ou crevasses de toutes sortes."

— "Que feriez-vous à ma place?" grommela Philippe.

— "D'abord, je ferais plutôt la traite à sec, après avoir frotté le pis avec un linge bien propre. Tous ceux qui ont essayé cette méthode la trouvent bien préférable à l'autre, croyez-moi.

"Si vous voulez humecter le pis pour la traite, au moins servez-vous d'eau bien fraiche et ne vous asséchez pas les poumons au détriment de vos semblables.

"Vous n'êtes pas sans avoir entendu parler de tous les dommages causés par la tuberculose bovine et de toutes les mesures prises pour enrayer les progrès de ce fléau. Des troupeaux entiers ont dû être sacrifiés pour satisfaire aux exigences légitimes des bureaux de santé, pour éviter la contagion de la tuberculose chez les humains. Et cependant le microbe de la tuberculose bovine, à cause des transformations ou de la période d'acclimatation qu'il doit subir avant de s'attaquer à l'homme, est bien moins virulent que celui que vous ingérez dans votre lait. Jugez par là de la gravité de votre action au point de vue de la santé publique et de votre conscience."

• • •

...Quatre années ont passé depuis cet entretien, et Philippe a passé avec elles. Je n'avais plus jamais assisté à la traite de ses vaches. Une immense désolation plane, il me semble, dans le coin du village qu'il approvisionnait de lait.

En ces dernières années, plus d'une vingtaine de blancs cortèges ont escorté jusqu'au cimetière des enfants d'une façon prématurée. Et les gens croient que quelqu'un a jeté un sort, que cette mortalité infantile n'a rien d'explicable autrement... Le médecin et le curé connaissent bien la cause du sortilège, et le sorcier n'a su chercher d'autre refuge que dans son ignorance aussi profonde qu'obstinée, que dans une tradition néfaste.

Le monde est rempli de sorciers de ce genre, dont l'incurie inconsciente cause toutes sortes de désastres, de maladies ou de morts.

—Extrait des "Premières semailles", par, Georges Bouchard, professeur à l'Ecole d'Agriculture de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, P. Q.

LA POMME AU CANADA

Son amélioration

D'après le recensement de 1911, il s'est produit au Canada, en 1910, 10,408,457 boisseaux de pommes. La récolte se décompose ainsi par province: 6,250,672 boisseaux dans l'Ontario, 1,666,382 boisseaux dans la Nouvelle-Ecosse, 1,481,239 dans Québec, et 575,377 en Colombie-Britannique. Le Nouveau-Brunswic en a produit 272,886 boisseaux, et l'Ile du Prince-Edouard 160,124 boisseaux.

La culture du pommier n'est encore que dans son enfance dans les provinces des prairies, mais tout fait espérer qu'elle s'y développera rapidement, car le nombre d'arbres entrant en rapport augmente sans cesse.

Nous puisons ces chiffres et ces renseignements, dans un bulletin très complet et très utile, qui vient de paraître et que l'on peut se procurer gratuitement en s'adressant au Bureau des publications, Ministère fédéral de l'agriculture, Ottawa. L'auteur de ce bulletin, M. W.-T. Macoun, signale d'abord la place importante que notre pays occupe dans l'industrie mondiale de la culture des fruits, spécialement en ce qui concerne la pomme. Il y a, nous dit-il, peut-être 3,000 variétés nommées de pommes, dont 734 ont été essayées à la ferme expérimentale centrale et dont 613 sont actuellement cultivées à cet endroit. Il passe en revue les différentes provinces et signale les variétés qui conviennent probablement le mieux pour certains districts.

Québec vient au premier rang par ordre d'ancienneté dans la culture des pommes, et elle est suivie par la Nouvelle-Ecosse, mais l'Ontario est de beaucoup la province la plus productive; cependant la quantité des pommes produites en Nouvelle-Ecosse n'est pas à dédaigner. En 1911 le nombre de barils emballés dans la vallée d'Annapolis et les vallées adjacentes atteignait le nombre énorme de 1,734,000.

M. Macoun donne des listes et des descriptions des variétés adaptées au Canada; il indique les résultats des nombreuses expériences exécutées à la ferme expérimentale centrale, fournit des renseignements complets sur la culture des pommiers, décrit en détail le traitement que réclament les arbres, indique les sols qui conviennent le mieux à cette culture, les moyens de combattre les maladies et les insectes, donne des conseils sur la cueillette, l'emballage, l'expédition, la vente, indique les qualités de garde des différentes variétés; en somme ce bulletin de 154 pages constitue un manuel de la plus grande utilité pour le producteur de pommes et pour tous ceux qui s'intéressent ou qui peuvent s'intéresser à l'industrie.

L'ELEVAGE DES MOUTONS

L'élevage des moutons sur le continent américain, se fait sur une petite échelle, dit un collaborateur du "Country Gentleman." Pourtant, nous sommes à la veille d'une disette de laine, sans compter la rareté de la viande qui s'accentue de plus en plus. Il y a donc une bonne raison d'augmenter le volume de l'élevage des moutons en Canada.

Il faut mettre à contribution la laine d'environ vingt moutons pour l'habillement d'un soldat. En 1910-1911, la production de la laine en Canada, a été de 13,000,000 de livres, en 1914-1915, soit la première année de la guerre, la production a été de 14,000,000 de livres. Le nombre de moutons en Canada en 1919-1911, était de 2,100,000; en 1914-1915, de 2,225,000 et en 1916-1917, de 2,500,000. Le prix de la laine en 1910-1911, était de 15 sous la livre; en 1914-1915, il était de 20 sous, et en 1917, de 65 sous la livre. Avant la guerre, une brebis de bonne race, valait à un fermier, de $25 à $30. Aujourd'hui, elle vaut de $50 à $100. On calcule que pas plus de deux pour cent des brebis sont conduites à l'abattoir en Canada, et il n'y a pratiquement que les jeunes moutons de qualité inférieure, qu'on livre à l'abattage, pour obtenir la viande d'agneaux.

Un grand nombre de fermiers canadiens se rendent facilement compte que l'élevage des moutons en ce pays est appelé à devenir une industrie profitable et payante. Le fait qu'il existe une grande rareté de viande et de laine, est une garantie comme quoi qu'un excellent marché sera ouvert pour ces produits après la guerre.

La Commission des Vivres du Canada a appelé l'attention des autorités municipales, sur les dommages que les chiens peuvent causer à l'élevage des moutons, et elles les a engagés à prendre les moyens nécessaires pour protéger cet élevage.

LA DEFENSE DE LA VILLE DE PARIS

Paris, 7. — Un décret signé hier soir par le président Poincaré institue un comité de défense du camp retranché de Paris pour organiser l'armement et le ravitaillement de la capitale. Le général Dubail préside cette commission.

COTE DU GRAIN

Cote fournie par le Comptoir Agricole

Mardi soir, 11 juin

No 1 Nord déchargé	$2.21
No 2 Nord déchargé	2.18
No 3 Nord déchargé	2.15
No 4 Nord déchargé	2.08
No 5 Nord déchargé	1.96
No 6 Nord déchargé	1.87
Fourrage, déchargé	1.78
No 1 Nord "Tough"	2.15
No 2 Nord "Tough"	2.12
No 3 Nord "Tough"	2.07
No 4 Nord "Tough"	2.02
No 5 Nord "Tough"	1.90
No 6 Nord "Tough"	1.82
Fourrage, "Tough"	1.65
No 1 Nord rejeté	2.11
No 2 Nord rejeté	2.08
No 3 Nord rejeté	2.03
No 4 Nord rejeté	1.94
No 1 Nord "Smutty"	2.12
No 3 Nord "Smutty"	2.05
No 2 Nord "Smutty"	2.09
Rejeté No 1	2.11
Rejeté No 2	2.08
Rejeté No 3	2.03

AVOINE

2 C. W., déchargé	$ .85½
3 C. W., déchargé	.82½
Extra 1 four., déchargé	.82½
No 1 fourrage, déchargé	.79½
No 2 fourrage, déchargé	.76½

ORGE

No 2 C. W.	$1.27
No 4 C. W.	1.27
Rejeté	1.09
Fourrage	1.05

LIN

No 1 C. W., déchargé	$3.76¼
No 2 C. W., déchargé	3.73¾
No 3 C. W., déchargé	3.43¾
Rejeté, déchargé	3.37¾

SEIGLE

C. W.	$1.80

"Déchargé" veut dire déchargé à l'élévateur terminus à Fort William et Port Arthur.

"Inspecté" veut dire inspecté par les inspecteurs du gouvernement à Winnipeg.

La cote pour le grain "tough", "rejeté", "smutty" est pour ce grain déchargé.

BETAIL

"Steers."—	
Excellent	$14.50 à $15.00
Choix	$13.40 à $13.50
Choix, "feeders"	$10.00 à $12.00
Bon	$7.00 à $7.50
Choix "stockers"	$10.00 à $12.00
Ordinaires 'stockers'	$6.00 à $6.50
"Bulls".—	
Excellents	$9.50 à $10.00
Bons	$7.25 à $8.00
Légers	$6.00 à $6.75
"Oxen".—	
Excellents	$7.50 à $8.25
Bons	$7.00 à $7.50
Ordinaires	$6.00 à $6.75
Vaches.—	
Excellents	$11.00 à $12.00
Choix	$10.00 à $10.50
Bons	$6.75 à $7.50
"Cutters"	$5.00 à $6.50
"Canners"	$5.25 à $6.25
Taures.—	
Excellents	$12.00 à $13.00
Choix	$9.00 à $10.00
Bons	$7.25 à $8.00
De choix. 'Stockers'	$8.00 à $8.75
Ordinaires 'Stockers'	$6.00 à $6.50
Cochons.—	
Choix	$17.75
Légers (110 et moins)	$12.00
Lourds. Choix	$17.25 à $17.50
Truies	$16.75 à $17.00
Moutons.—	
Agneaux	$15.00 à $17.50
Moutons	$12.00 à $12.50

PRODUITS

Prix du gros

Oeufs—

Du marchand de gros au détailleur à Winnipeg

Frais pondus	$ .32
Pris au fermier	.28
Beurre.—	
Crêmerie	$ .45
De ferme	.34
Viandes—	
Boeuf	$ .19
Veau	.17
Mouton	.26½
Porc	.27
Bacon. Flanc	.41
Poulet	.35
Poule	.28
Canards	.25
Oies	.25
Gruau—	
Sac de 80 livres	$1.70

Farine—

Conformément à l'arrêté gouvernemental. Comptant. Au char.

Five Roses. Sac de 98 liv.	$5.25
Five Roses. 2 de 49 liv.	$5.30
Five Roses. 4 de 24 liv.	$5.45
Purity. Sac de 98 liv.	$5.25
Purity. 2 de 49 livres	$5.30
Purity. 4 de 24 livres	$5.45
Royal Household. 98 livres.	$5.25
Royal Household. 2 de 49 liv.	$5.30
Royal Household. 4 de 24 liv.	$5.45

Alimentation—

(Prix des meuneries.)

Avoine. La tonne	$58.00
Seigle. Le sac	$5.50

	Son	Gru
Winnipeg	$30.80	$35.80
Portage	$30.80	$35.80
Brandon	$30.00	$35.00

Ces prix sont ceux du gru et du son en sac. Libre, c'est $6.00 de moins la tonne.

Sucre—

Granulé. Extra	$9.55

C'est le prix au baril. Au sac de 100 livres, 5 sous de plus; en poudre, boîte de 60 livres, 20 sous de plus qu'au baril; en gros pains, boîte de 100 livres, la même chose qu'au baril.

Légumes—	
Patates du Manitoba	.90 à $1.10
Foin—	
"Timothy" No 1	$24
"Timothy" No 2	$22
"Red Top" No 1	$20
"Red Top" No 2	$18

POUR LA FRANCE!

Je n'ai pas l'honneur de connaître "Historicus" qui écrit dans la **Northwest Review**, mais dans son article du 20 courant, il énonce une idée qui me paraît tout à fait louable et si vibrante de vrai patriotisme que je demande la permission d'y apporter mon faible appui.

Nous avons maintenant la conscription au Canada, et comme conséquence il ne saurait plus être question, malheureusement, de discuter si les Canadiens-français doivent ou non s'enrôler. Qu'on le veuille ou non, il s'agit d'aller défendre l'Empire dans les Flandres, jusqu'où s'étendent, paraît-il, les frontières de notre beau Canada. Mais ce que nous devons faire par contrainte, pourquoi ne le ferions-nous pas volontairement et généreusement pour un motif plus noble, pour une cause plus sacrée, pour la France? Pour la France de Charlemagne et de Jeanne d'Arc, dont le même sang chaud de preux chevaliers et d'intrépides champions de la foi coule dans nos veines; pour la France de Saint-Louis qui a fait de nous un peuple vraiment chrétien, profondément attaché aux préceptes de la loi divine, bien que vivant au sein d'une civilisation sans principes; pour la France de Louis le Grand, qui nous a légué son génie créateur d'oeuvres impérissables, sa civilisation la plus brillante de tous les temps, sa littérature belle comme l'harmonie des chants célestes, et enfin son verbe, le plus beau qui soit au monde!

Pour la France missionnaire aussi, dont les apôtres sans se lasser jamais, nous ont prodigué dans un sacrifice sublime et digne des plus beaux jours du christianisme, leur science, leur bien-être et jusqu'à leur sang! La France a fait cela et elle s'est réjouie de son oeuvre de foi. Des jours sombres sont venus ensuite, et le fils s'est vu forcément séparé de sa mère; mais les attaches du sang, de la langue et de la foi se sont toujours maintenus fermes, toujours affectueuses entre les deux patries, elle, contente de nous suivre de ses regards de tendresse en nous voyant grandir fidèles à ses traditions, et nous, heureux de nous abreuver à la source féconde de son génie débordant.

Aujourd'hui des jours plus sombres sont venus, mais nos deux mères-patries cette fois luttent côte à côte contre un ennemi commun, et l'on nous dit que nous sommes sortis de l'enfance, que nous sommes même arrivés à l'âge viril, ayant en plus à faire valoir notre héritage de bravoure, de courage et de valeur chevaleresque que nous tenons des Francs nos aïeux! La France dont le courage héroïque n'a d'égal que son impétueuse générosité, a supporté sans fléchir depuis quatre ans, le gros de la lutte dans l'orgie sanglante déchaînée sur son sol; mais malgré ses efforts de géants, ou plutôt à cause de ces efforts, dont le récit nous rappelle les héros d'Homère, la France est épuisée, elle agonise!

Nos soldats canadiens sont accourus pour combattre à côté de leurs frères de France, mais il en faut encore, il en faut toujours!

On parle actuellement d'organiser une brigade canadienne-française; excellente idée, et je souhaite de tout coeur qu'elle se réalise, car puisqu'il faut que nos gars aillent se faire tuer pour sauver l'Empire, du moins qu'on ne leur refuse pas de mourir entourés d'amis, de frères dans la foi, et parlant la même langue et non pas d'étrangers.

Si la brigade se forme, — et c'est là l'idée que je désire préconiser, qu'on ne la laisse pas quitter nos bords, et à cela les autorités consentiront certainement, avant d'avoir brodé sur son drapeau, à la place d'honneur, l'image du Sacré-Coeur. Et pour cela notre splendide bannière "Carillon Sacré-Coeur" est toute trouvée. Ce nouveau labarum, béni de nos évêques et vénéré de tout un peuple, portera dans ses plis, il n'en faut pas douter, comme autrefois l'étendard du grand Constantin, la victoire aux Alliés. Il électrisera nos braves en illuminant d'un rayon d'espoir suprême, ces fossés de la mort que sont les tranchées.

Et ces incomparables "Poilus", n'est-il pas permis de le croire, entraînés par l'exemple, exigeront des autorités de France jusqu'ici réfractaires, le droit de déployer au soleil eux aussi, l'image de Celui qui leur promet une victoire éclatante à cette condition.

C'est vous dire que je suis un de ceux qui croient en la mission de Claire Ferchaud.

A chaque tournant critique de l'histoire de France, nous touchons du doigt la divine protection du Sacré-Coeur de Jésus. Pourquoi sembler croire aujourd'hui qu'Il l'a abandonnée? Est-ce parce que la France plus que jamais chrétienne et généreuse dans son douloureux sacrifice est à la merci d'un gouvernement maçonnique et athée? N'est-ce pas douter de la justice divine de croire un instant que le Divin crucifié détournerait ses regards de cette France bien-aimée, de cette fille aînée de son Eglise, qui lui est toujours restée fidèle malgré ses fautes, et cela juste au moment où la dévotion au Sacré Coeur redouble d'intensité, non seulement par tout l'univers, mais encore et surtout sur cette terre bénie et cent fois glorieuse de notre vieille mère-patrie?

La France a péché, j'en conviens, surtout la France des derniers rois et de la république; elle fut indifférente, irréligieuse même sous la poussée énorme du matérialisme, mais elle se repent, elle revient à son Dieu! Il ne lui manque plus que l'enthousiasme de la victoire pour jeter à bas la bande impie qui la gouverne en la trahissant.

Que nos vaillants croisés aillent aider à cette victoire et créer cet élan par l'emblême du Sacré Coeur; qu'ils renouvellent l'épopée glorieuse de nos zouaves pontificaux, qui faisait dire au grand Veuillot que V. Hugo, avec tout son brillant génie, n'en pouvait créer une pareille; qu'ils avancent l'heure bénie pour la France, prédite par la voyante de Loublande, et alors, spectacle sublime, l'héroisme du fils aura sauvé l'âme de sa mère!

Plusieurs tomberont sans doute et verront pour la dernière fois le soleil disparaître à l'horizon des champs catalauniques, en refoulant, à onze siècles d'intervalle, les hordes féroces d'un autre Attila; mais, parents canadiens-français et catholiques, lequel d'entre nous, je vous le demande, ne serait pas fier, tout en pleurant sa perte, de chérir au plus intime de son coeur et d'honorer la mémoire glorieuse d'un des siens, mort en héros pour une si belle cause?

L'ingratitude et l'immoralité des nations marquées au signe du Christ exigeaient un châtiment car les peuples n'ont que le temps pour expier; le châtiment s'est abattu terrible, foudroyant, et le Dieu de toute justice appelle ses serviteurs au champ du sacrifice.

Y répondrons-nous sans hésiter et généreusement, ou faudra-t-il penser que le Canada catholique n'est pas prêt à jeter dans la balance, le sang fécond de ses soldats martyrs, comme holocauste à la justice vengeresse d'un Dieu outragé pour le pardon des peuples pervers?

Non, je me refuse à le croire, car alors il ne serait plus français et catholique!

J.-H. Daignault.

31 mai 1918.

ECHEVIN ACCUSE DE DIVORCE

Ottawa, 9.

L'autre jour, M. l'échevin Thériault, président du comité du feu et de la police, recevait une lettre du bureau de l'impôt sur le revenu, à Ottawa, lui disant de se rendre à ce bureau, afin d'expliquer un item qui se trouvait dans son rapport et qui n'était pas exact.

Très intrigué, M. Thériault se rendit chez ces fonctionnaires unionistes qui lui déclarèrent qu'un item de $600 dans son rapport était en effet inexact.

On lui posa ensuite les questions suivantes:

"Vous êtes marié? Oui.

"Avez-vous des enfants?—J'en ai six.

"Je regrette de vous dire, répondit l'employé fédéral, que la loi ne permet d'inclure, dans le rapport des revenus, que les dépenses courantes, mais ne vous autorise pas d'y faire entrer les dépenses occasionnées par votre divorce.

"Comment, mon divorce, reprit M. Thériault, je ne suis pas divorcé et n'ai nullement l'intention de le devenir, je m'accorde très bien avec mon épouse."

"C'est cependant ce que mentionne votre rapport, rétorqua l'employé."

Sur la négation de M. Thériault, le rapport même fut produit et M. Thériault fit remarquer à son contradicteur que les mots "dépenses diverses" y étaient écrits, ce qui pouvait se traduire, dans le langage de Shakespeare, par "current expenses" et non par "divorce expenses".

L'employé en demeura tout ébahi... Le fait est qu'il y a de quoi. Il doit regretter de ne pas avoir reçu son instruction dans une école bilingue.

Il serait grand temps que le gouvernement s'occupât d'augmenter le nombre de ses employés bilingues, surtout maintenant que de si nombreux règlements fédéraux doivent être observés par le peuple.

S. G. MGR FORBES

Il est nommé officiellement aumônier-général canadien-français de nos troupes.

Québec, 9. — On annonce officiellement, ce matin, la nomination de Sa Grandeur Mgr G. Forbes, évêque de Joliette, comme aumônier-général canadien-français.

Mgr Forbes partira dans quelque temps pour l'Angleterre et la France. En Angletere, il visitera les camps canadiens et en France il se rendra sur le front et dans les hôpitaux.

sont sérieusement compromis par suite de l'absence d'un représentant auprès du Saint Siège. Le "Giornale d'Italia", le "Larrière" et "l'Osservatore Romano" ont également fait allusion au mouvement entrepris en France, en faveur de relations plus étroites entre le Souverain Pontife et le ministère des Affaires étrangères à Paris.

"LE BULLETIN" EST SUSPENDU

Montréal, 7. — Pour la première fois à Montréal, les autorités fédérales ont décidé hier après-midi, d'exercer les droits que leur a conférés l'acte des mesures de guerre, lorsqu'elles ont décrété la suspension du "Bulletin", journal du dimanche, appartenant à A.-P. Pigeon, Ltée.

Le "Bulletin" est accusé d'avoir publié, le 19 mai dernier, un article qui vient en contravention avec l'ordre en conseil défendant aux journaux de publier tout article préjudiciable au recrutement.

C'est Mgr Fallon, évêque de London, Ont., qui est l'aumônier-général anglais des armées canadiennes.

LA FRANCE ET LE VATICAN

Rome, 8. — On s'intéresse beaucoup à un courant d'opinion tout à fait nouveau, en France. On veut que le gouvernement français renoue des relations diplomatiques avec le Vatican. Le courant d'opinion est dirigé, semble-t-il, par plusieurs chefs politiques qui estiment que les intérêts français à l'entraînement, à la discipline ou à l'administration de tout acte ou ordre en conseil concernant le service national.

C'est le capitaine Carter qui a été chargé par Sir Percy Sherwood d'exécuter la saisie-arrêt de l'imprimerie du "Bulletin."

M. A.-P. Pigeon, interrogé, a déclaré qu'il se conformerait à la décision prise par le gouvernement, bien que l'article jugé criminel, ait été publié de bonne foi. Cet article avait déjà paru dans un journal quotidien, la veille, et il parlait de la nationalisation des femmes en Russie. Le "Bulletin" ajouta des commentaires qui furent trouvés préjudiciables.

M. Pigeon espère cependant pouvoir en venir à une entente avec les autorités fédérales et reprendre la publication de son journal.

LA CONSCRIPTION AUX ETATS-UNIS

On appellera 280,000 conscrits

Washington, 7. — On annonce officiellement que 280,000 conscrits seront appelés sous les drapeaux en juin. La date de leur mobilisation a été fixée au 24 juin, mais il n'a pas encore décidé à quels camps ils devront être envoyés, en sorte que les quotes-parts ne seront révélées que plus tard.

Ceux qui seront appelés auront cinq jours pour se rapporter aux divers camps. C'est le plus grand nombre de conscrits encore appelés sous les drapeaux, depuis le commencement de la guerre, excepté le premier de 687,000 pour la création du noyau de l'armée nationale.

Les 280,000 hommes qui seront appelés à prendre les armes le 24 de ce mois, seront donc entraînés pour aller dans les tranchées le plus tôt possible. Les appels pour des hommes expérimentés dans un métier quelconque seront faits séparément. On s'atend à ce que les 280,000 conscrits de juin soient tous pris dans la classe 1A.

Les quotes-parts pour chaque district seront basées sur l'espace disponible dans chaque cantonnement.

Si les départs de troupes pour l'Europe augmentent, comme on le croit, il faudra faire des listes de conscrits encore plus considérables.

LE "BULLETIN" POURRA ETRE PUBLIE

Montréal, 7. — M. A.-P. Pigeon, propriétaire du "Bulletin", journal saisi par les autorités fédérales, il y a deux jours, a obtenu du secrétaire d'Etat la permission d'ouvrir son atelier dès aujourd'hui. Le "Bulletin" ne paraîtra pas dimanche prochain, mais il pourra être publié à partir de dimanche, le 16.

L'ENNEMI MONTRE DE LA LASSITUDE

Londres, 7. — Un correspondant du front dit que les Allemands ne semblent pas avoir l'intention de tenter une nouvelle avance dans la région de Château-Thierry. L'ennemi montre une lassitude, qui pourrait cependant bien n'être qu'un truc. Les Français tiennent encore la partie de Château-Thierry située sur la gauche de la Marne.

LE MECONTENTEMENT EN IRLANDE

Dublin, 7. — Après une longue session, le comité anticonscriptionniste irlandais a publié une déclaration avertissant l'Irlande que la proclamation au sujet du recrutement volontaire ne veut nullement dire que la conscription soit abandonnée. Les chefs nationalistes, sinn-feiners et ouvriers assistaient à la séance. L'emprisonnement sans procès des Sinn eFiners et le gouvernement militaire imposé à l'Irlande ont été dénoncés.

LES ENROLES DEPASSENT 100,000

Ottawa, 7. — Les résultats reçus jusqu'à midi, indiquent que 43,136 jeunes gens de 19 ans se sont présentés pour service durant le mois de mai. On ne sait encore dans quelle proportion ces jeunes gens seront appelés en service. Outre le nombre de recrues fourni par la classe de 19 ans, le nombre d'enrôlés en vertu de la loi du Service Militaire est de 75,000. On va s'occuper de déterminer le nombre de ceux qui se sont enrôlés volontairement, de ceux qui sont médicalement inaptes au service et de ceux qui sont en congé.

LA RECOLTE MONDIALE DU BLE

Ottawa, 8. — M. Thompson, président du bureau des vivres, dit que les apparences de la récolte mondiale du blé sont meilleures que l'an dernier à pareille date, mais qu'il faut tout de même conserver le blé canadien autant que possible jusqu'à ce que la récolte de 1919 soit connue, parce que les réserves habituelles sont presque toutes épuisées.





PETITES ANNONCES

SACRE-COEUR

Notre paroisse célébrait, dimanche, sa fête patronale. Il y eut l'avant-midi, grand'messe en musique. Le R. P. Chaumont, O.M.I., officiait, assisté des RR. PP. Thérien, O.M.I., et Perreault, O.M.I., comme diacre et sous-diacre. Le R. P. Caron, O.M.I., du Juniorat, donna un éloquent sermon sur la dévotion au Sacré-Coeur. Le Saint-Sacrement fut exposé toute la journée. Le soir nous eûmes un salut solennel avec procession à l'intérieur de l'église. M. J. Collon, président de la Commission Scolaire, lut une amende honorable au nom de la paroisse.

* * *

Le dimanche précédent nous avions assisté à l'imposante cérémonie du couronnement de la Reine de Mai. Cet honneur revenait, cette année, à Mlle Alma Fournier. Les dames d'honneur furent Mlles Clémence Pomerleau, Marguerite Guertin et Hélène Leger. Les chevaliers d'honneur furent: MM. Roland Gauthier, Maurice Prud'homme, Lucien Chaput. Les pages furent MM. Paul Aubin, Maurice Arseneault; Mlles Yvonne Laplume et Jeanne d'Arc Aubin.

* * *

Comment guérir l'indigestion. A ceux qui sont confrontés avec ce problème, une lettre récemment reçue de Mme O. Lord, de Saint-Norbert, Man., peut donner quelques informations utiles. Elle nous écrit: "Je suis enchantée des résultats obtenus par le Novoro du Dr Pierre. Je puis vous déclarer en toute sincérité que je n'ai jamais eu un remède qui m'ait tant aidée pour guérir l'indigestion et purifier le sang. Je ne saurais jamais être sans ce remède." Le Novoro du Dr Pierre facilite la digestion, il donne de la force et tonifie tout le système. Ce n'est pas une médecine de droguiste; il est vendu directement, exempt de droits de douane, par Dr le Peter Fahrney and Sons Co., 2501 Washington Blvd, Chicago, Ill.

Les remèdes du Dr Pierre sont délivrés au Canada, libres de tous droits.

FEU M. GEORGES-ALBERT BETOURNAY

M. Georges-Albert Bétournay est décédé, samedi matin, à Saint-Boniface. Il était gravement malade depuis de longs mois. C'était un des anciens de Saint-Boniface. Il était fils de feu le juge Louis Bétournay. Il naquit à St-Lambert, Québec, le 10 novembre 1865, vint au Manitoba en 1873, étudia au collège de Saint-Boniface, étudia le droit puis fut nommé greffier de la Cour du Banc du Roi. En 1887 il devenait inspecteur fédéral des écoles indiennes, poste qu'il conserva 31 ans.



M. Bétournay était un remarquable musicien et la plupart des églises de Winnipeg ainsi que la cathédrale de Saint-Boniface profitèrent de son talent.

M. Bétournay laise pour déplorer sa perte sa mère, Mme Bétournay, deux frères, MM. L.-N. Bétournay et Arthur Bétournay, deux soeurs, Mmes A. Auger et J.-A. Prendergast.

Les funérailles ont eu lieu hier en la cathédrale de Saint-Boniface. M. le curé Jubinville officiait, assisté de diacre et sous-diacre. Monseigneur l'Archevêque assistait au choeur.

AU CLUB "LE CANADA"

Parce que le club "Le Canada" a fermé son local pour l'été, d'aucuns s'imaginent qu'il est descendu dans la tombe, comme tant d'autres oeuvres dont la vie a été plus ou moins éphémère. C'est une erreur. A cause des difficultés de l'heure présente, l'administration a jugé sage de réduire les dépenses, mais elle est bien décidée à ce que l'organisation continue à vivre, et à cette fin plusieurs plans sont en ce moment à l'étude, dont il sera fait part, en temps et lieu, aux lecteurs de ce journal.

* * *

La soirée de gala donnée par le cercle dramatique du club "Le Canada", au théâtre Winnipeg, mercredi le 5 juin, a été un très grand succès, au double point de vue de l'assistance et de l'exécution du programme. Les jeunes gens des deux sexes qui ont eu assez de confiance en leur talent pour étudier les trois pièces qu'ils ont offertes, en particulier "Le Cid", méritent de très grands éloges: ceux-ci, d'ailleurs, se résument en cette parole d'un ancien: "C'est la plus belle représentation et la meilleure qui ait jamais été donnée à Winnipeg en langue française."

Pour rendre pleine justice à la diction, aux gestes et au jeu des divers acteurs, il faudrait une plume plus habile que la mienne: aussi me contenterai-je de dire que chaque rôle a été interprété de façon absolument parfaite, que chaque chant, soit dans l'opérette, soit entre les actes, a été merveilleusement rendu, et que les accompagnatrices ainsi que la fanfare, qui avait bien voulu prêter son concours, se sont acquitté de leur tâche de façon impeccable.

Je crois bon de donner ci-après la liste complète, sauf pour quelques titres de chants, des organisateurs, des directeurs, des acteurs et des autres personnes ou organisations qui ont pris part à cette soirée, dont le souvenir restera longtemps dans l'esprit et le coeur de ceux qui ont eu le bonheur d'y assister:

Cercle dramatique du Club "Le Canada"

M. A.-H. de Trémaudan, président; M. H.-J. Bergevin, secrétaire-trésorier; MM. H.-B. LeFranc et J.-R. Zanettin, Organisateurs des pièces; Mlle Anette Dostert, Organisatrice de la partie musicale; Mlle Juliette Guilbert, Organisatrice de la publicité; M. Claude de Buffet, Assistant-organisateur de la publicité; Mme Berthe Delmarque, accompagnatrice; Mlles Adélia Patenaude, Antoinette Patenaude, Thérèse Mollot, Béatrice Olivier, Yvette Guilbert, et MM. Joseph de Ambrosis et Maurice Goulet: Comité.

Programme

"Le Cid", par Pierre Corneille. Scènes sélectionnées par M. A.-H. de Trémaudan. Direction de M. H.-B. LeFranc.

L'action se passe au XIIe siècle à Séville, capitale de la Castille, en Espagne.

La scène représente un paysage ou parc, situé entre le palais du roi de Castille, à droite, et la maison de don Diègue, à gauche.

Les scènes ou parties de scènes représentées sont les suivantes: Acte I. — Scènes 1, 4, 5, 6. Acte II.—Scènes 2 et 3. Acte III.—Scènes et et 4. Acte IV.—Scène I. Acte V.—Scène 1.

Le rideau sera baissé un instant à la fin de la scène 3 et de l'Acte II et de la scène 4 de l'Acte III pour marquer le passage de quelques heures.

Personnages, dans l'ordre de leur apparition. — Chimène, fille de don Diègue, Mlle Juliette Guilbert; Elvire, sa confidente, Mlle Adélia Patenaude; Don Gormas, père de Chimène, M. Maurice Goulet; Don Diègue, père de Rodrigue, M. Henri-B. LeFranc; Don Rodrigue, Le Cid: 1re partie, M. Joseph de Ambrosis, 2me partie, M. Henri-B. LerFanc; L'Infante de Castille, Mlle Yvonne Guilbert.

"Quand on conspire". — Opérette. Direction de M. H.-B. LeFranc. Une salle à manger dans le palais de Catherine de Russie.

Personnages, dans l'ordre de leur apparition: Comte Bibinoff, M. Henri-B. LeFranc; Yvan, son domestique, M. L. Baloche; Dimitri, maître de police, M. J.-R. Zanettin; accompagnatrice, Mme Berthe Delmarque.

"La Main Leste", par Eugène Labiche. Direction de M. J.-R. Zanettin. Un magasin de modiste, de nos jours.

Personnages, dans l'ordre de leur apparition: Madame Legrénard, Mlle Thérèse Mollot; M. Legrénard, M. J.-R. Zanettin; Céline Legrénard, leur fille, Mlle B. Olivier; M. Régalas, M. Joseph de Ambrosis; Mme de Pontmêlé, Mlle Y. Guilbert.

Les meubles dont il a été fait usage dans la comédie et l'opérette sont gracieusement prêtés par la maison "Overland Furniture Company."

Le piano pour la partie du concert a été gracieusement prêté par la maison "Fowler Piano Co."

Programme musical

"La Marseillaise", Rouget de Lisle: La Fanfare de Saint-Boniface.

"God be with Our Boys Tonight", Sanderson: Mlle Martha Shunk. Accompagntrice, Mlle Annette Dostert.

"La Marche des Petits Pierrots", Meyer: La Fanfare de St-Boniface.

"La Ronde des Lutins", Bazzini: Mlle Marion O'Neal.

"O Canada", Lavallée: La Fanfare de Saint-Boniface.

Valse—"Jolly Students", Nick Brown: La Fanfare de Saint-Boniface.

Marche—"La lutte pour la Vie", Anonyme: La Fanfare de Saint-Boniface.

Dieu Sauve le Roi.

Mlle Marion O'Neal n'ayant pu être présente, sa place fut prise par Mme E.-M. Counsell: cette dame donna trois morceaux de chant qui furent très appréciés. M. H.-B. LeFranc chanta aussi la Cavatine de Faust, de Gounod, et "Le Clairon", de Déroulède, bien que son nom ne parût pas au programme musical.

Il me reste à dire qu'une bonne part du succès de cete soirée revient aux personens dévouées qui ont assuré la vente des billets. Enfin, à quelques exceptions près, les personnes à qui des billets de faveur ont été envoyés ont tenu à contribuer à cette oeuvre de patriotisme et de propagande en priant l'organisation d'accepter néanmoins le prix de leurs places.

Canfranc.

FETE PATRONALE DE SAINT-BONIFACE

Dimanche dernier, fête de Saint-Boniface, patron de notre ville, toute la population était dans la joie à cause de la triple fête religieuse qui l'accompagnait. Jour de la visite pastorale de notre vénéré Archevêque, c'était aussi le jour de la première communion solennelle d'environ cent quatre-vingts enfants que Sa Grandeur communia à la messe de 8 heures. Monseigneur, se mettant à la portée de ceux qui allaient recevoir solennellement Notre-Seigneur en leur coeur, leur adressa quelques paroles pleines de paternelle bienveillance et de précieux conseils.

Voir ces enfants se presser à la Table Sainte est un spectacle des plus émouvants, et dont les grands aiment toujours à être les témoins parce qu'il ravive en leur âme le souvenir du jour le plus heureux de leur vie.

A la grand'messe, Monseigneur l'Archevêque assista au trône, et fit le sermon de circonstance. Il semble que ces paroles de Père et de Pasteur que nous avons le bonheur et le privilège d'entendre de temps à autre, étaient ce jour-là, s'il se peut, encore plus convaincantes, revêtaient un caractère plus ferme pour faire voir le bien et la vérité, et pour bafouer le mal sous toutes ses formes. Sa Grandeur affirma avec force le droit des évêques et des prêtres de tenir tête aux oppriméurs, et leur devoir de n'abdiquer jamais en face des ataques effrayantes livrées aux âmes qui leur sont confiées. Puisse cette remarquable instruction s'imprégner profondément dans nos âmes et augmenter en nous l'amour du bien et du beau, et la haine de tout ce qui nous en éloigne.

Dans l'après-midi, après la rénovation des voeux du baptême et la réception du scapulaire, eut lieu la confirmation d'au-delà de 250 enfants. On dit que jamais année n'avait rapporté plus belle moisson de "Soldats du Christ". Ainsi que le matin, Mgr l'Archevêque fit précéder la cérémonie d'une courte et substantielle alocution, faisant ressortir l'importance des dons du Saint-Esprit qui nous sont d'un très puissant secours au cours de notre vie.

Voilà en termes succincts le programme d'une journée religieusement remplie et qui est comptée comme précieuse parmi la population chrétienne de Saint-Boniface.

AUX ABONNES

Nous serions reconnaissants envers nos abonnés qui renouvellent leur souscription et qui ont changé de domicile, de vouloir bien nous donner leur ancienne adresse en même temps que leur nouvelle. Il en sera de leur intérêt comme du nôtre.

PIQUE-NIQUE

Le pique-nique des Grain Growers aura lieu à Sainte-Anne des Chênes le 20 courant. Il y aura musique, jeux, rafraîchissements, etc.

MASSACRE D'ARMENIENS PAR LES TURCS

Moscou, 7. — Une violente lutte est engagée dans le Caucase entre le nouveau gouvernement du Caucase et les Turcs. On apprend qu'en 15 jours 10,000 Arméniens ont été massacrés par les Turcs.



RETOUR DU FRONT

Le soldat Olivier Tétreault, de Sainte-Anne des Chênes, Man., est revenu du front samedi dernier. Il s'était enrôlé le 22 février 1916. Il fut blessé deux fois gravement et est maintenant invalidé.

LA S.-JEAN-BAPTISTE A SAINT-CHARLES

Dimanche le 23 juin. — Grand'messe en plein air, à 10 h. 15, célébrée par le R. P. Normandin, O.M.I. curé du Sacré-Coeur de Winnipeg. Sermon par Mgr Cherrier, P.A., V.G., curé de l'Immaculée Conception de Winnipeg. Mgr l'archevêque au trône. Choeur nombreux accompagné de la fanfare.

Diner servi dans les salles paroissiales.

Jeux, et amusements dans l'après-midi.

Le soir, concert.

Venez nombreux, compatriotes! Pas d'invitation spéciale. Vous êtes tous les bienvenus!

Venez vous égayer dans une fête de famille: Venez prendre des forces au pied de l'autel avant d'entrer en congé.

Le 23! Le dimanche!! A 10 h. 15 a. m.!!!